

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

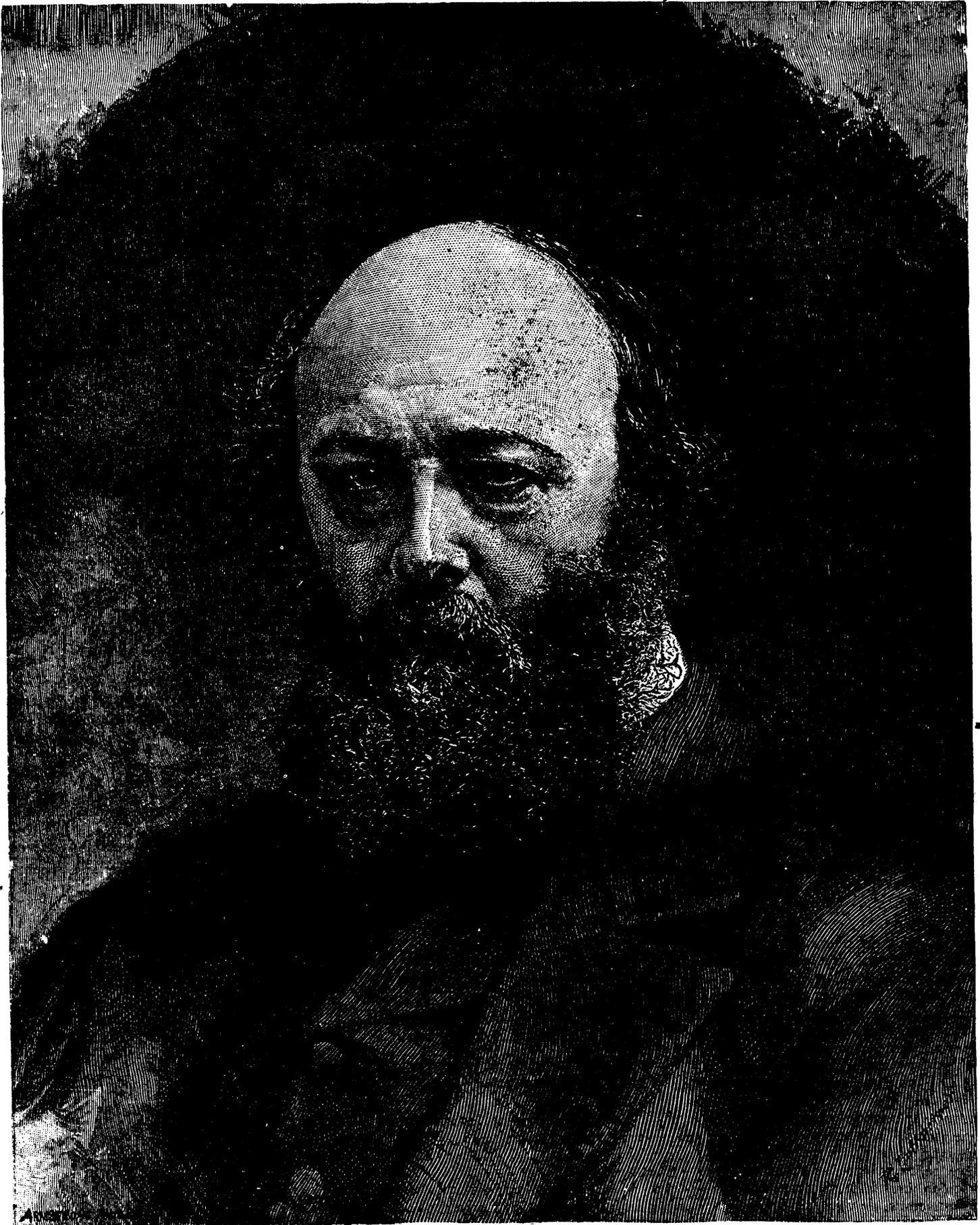
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 123—Samedi, 11 septembre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE MARQUIS DE SALISBURY, PREMIER MINISTRE D'ANGLETERRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, II septembre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Amour et autorité des parents envers leurs enfants. — Rencontre avec une baleine. — Scène de la vie mexicaine, par Arthur Appeau. — Les chutes des grandes hauteurs. — Primes du mois d'août. — Récréations de la famille. — Choses et autres. — Rébus. — Feuilleton : Les deux sœurs, (suite). — Musique : L'abeille (polka).

GRAVURES : Portrait du marquis de Salisbury, premier ministre d'Angleterre. — Les deux orphelins. — Soldat mexicain scalpé par des femmes Apaches. — Gravure du feuilleton. — Rébus. — Rencontre avec une baleine.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



CHACUN prend son plaisir où il le trouve. Ce dicton, vieux comme le monde, ne veut pas dire pour cela que chacun a raison de choisir son plaisir.

Ainsi, je n'ai jamais compris le bonheur qu'on pouvait trouver à se donner des coups, ni surtout à en recevoir.

Il paraît que d'autres raisonnent autrement, si j'en crois la relation faite lundi dernier d'une partie de crosse jouée entre les *Montreal* et les *Shamrock*.

Un illustre prédicateur a dit quelques part que l'homme qui perd le contrôle de la raison n'est plus qu'un composé d'os, de tissus et de muscles, un animal enfin plus ou moins féroce.

C'est ma foi, bien vrai, trop vrai.

Je vous ai déjà conté l'appréciation d'une partie de crosse, écrite par un journaliste belge. Elle est trop pâle et ne donne qu'une faible idée de ce qu'on voit à Montréal.

A peine la partie était elle commencée, que six joueurs ou plutôt six gladiateurs, avaient la figure et les mains couvertes de sang. A la fin du cinquième et dernier engagement, la plupart des jeunes gens formant les deux camps étaient complètement hors de combat.

..* Ce qu'il y avait de plus étrange dans l'arène, ce n'étaient cependant pas les combattants, mais bien les spectateurs.

La foule était grande—plusieurs milliers de personnes—de charmantes jeunes femmes, de jolies jeunes filles, aux doux yeux, à la bouche fine, aux joues roses ; des vieillards aux cheveux blancs, aux barbes vénérables, des jeunes gens bien mis, à la tenue irréprochable, bref, une excellente société en apparence.

En arrivant, tout ce monde échange des saluts, des poignées de mains, des sourires.

Au premier sang répandu, toute cette masse humaine se lève, se transforme, se défigure. On n'entend plus qu'un bruit assourdissant, composé de cris, de trépignements, de vociférations, de hurlements de fauves.

Plaudite cives !...

Oui, tout ce monde applaudit aux yeux pochés, aux nez cassés, aux têtes fendues, au sang qui coule

de toutes les plaies faites par les manches de crosses qui s'abattent sur les crânes, sur les bras, sur les jambes.

Les blessures s'élargissent, les rugissements augmentent de force, les muscles se gonflent à faire crever l'épiderme, les yeux lancent des éclairs, les corps s'étreignent, les poitrines sont haletantes, les bouches s'agitent, les habits sont en lambeaux, toute la grappe humaine se détache, court, se précipite, vole et tombe épuisée...

Heep ! heep !! hurrah !!!...

Les *Montréal* ont gagné !...

..* Le marquis de Salisbury, premier ministre anglais, dont le *Monde Illustré* publie aujourd'hui le portrait, appartient à l'illustre et ancienne famille des Cecil. Il est âgé de 56 ans.

Secrétaire d'Etat pour l'Inde, sous le cabinet de Lord Derby (1866), il ne tarda pas à se retirer, pour reprendre plus tard le même poste sous Disraeli, en 1874.

En 1876, il fut envoyé comme plénipotentiaire à la conférence de Constantinople.

Nommé ministre des affaires étrangères en 1877, il adressa aux représentants de l'Angleterre à l'étranger une circulaire qui eut un retentissement énorme. Il démolissait peu à peu le traité de San Stefano et formulait nettement que toute convention intérieure entre la Turquie et la Russie et portant atteinte aux droits antérieurs, étant une question européenne dont la validité devait être subordonnée à l'assentiment des puissances.

Il assista au congrès de Berlin et contribua beaucoup à détruire le traité de San Stefano.

Il reçut peu après le droit de bourgeoisie dans la cité de Londres, et la reine lui conféra l'Ordre de la Jarretière.

A la mort de lord Beaconsfield, il devint le chef incontesté du parti tory et son *leader* à la chambre des Lord.

Au physique, lord Salisbury est un bel homme, avec une grande barbe, des allures nonchalantes et presque féminines. Son regard donne à sa physionomie une véritable séduction.

Détail à noter : il est très nettement anti-français et contre tout progrès.

..* Le bazar est le centre d'attraction de tout Montréal, et je pourrais dire de tout le diocèse.

C'est justice. Les efforts que font les organisateurs de cette entreprise doivent être récompensés, et il faut bien l'avouer, l'argent que l'on dépense là, serait certainement dépensé ailleurs, avec beaucoup moins de profit.

Vous vous souvenez sans doute des nombreuses discussions qui ont eu lieu, il y a quelques années, au sujet du nom de Bazar, appliqué aux ventes de charité, et pour ma part j'ai toujours été un des adversaires du mot tel qu'employé.

Cependant, dans le cas actuel je le trouve bien choisi, car, en entrant dans l'immense monument, où il est établi, le premier coup d'œil donne immédiatement l'idée exacte qu'on se fait d'un bazar ou d'une foire orientale.

Aucune idée d'ensemble n'a présidé à l'organisation, et certaines personnes en ont pris avantage pour formuler un reproche, que je crois mal fondé.

Ce qui frappe au contraire en visitant le Bazar, c'est la multitude d'effets divers. Chaque paroisse a arrangé son étalage comme elle l'a voulu, rien n'est réglé d'avance, on voit qu'on n'a pas obéi à un mot d'ordre, tout est imprévu et c'est ce qui donne plus d'étrangeté à l'ensemble.

Je n'aime pas toujours les rues tirées au cordeau, ni des maisons semblables alignées les unes à la suite des autres.

Je préfère les surprises, et je vous prie de croire qu'on ne les a pas ménagées.

..* Plusieurs cherchent les comparaisons afin de pouvoir donner la palme à telle ou telle paroisse.

C'est un tort.

Outre que l'on pourrait froisser inutilement des personnes qui ont fait tout leur possible et ont déployé tout leur zèle pour concourir à l'œuvre commune, je ne vois pas que l'on puisse rendre un jugement exact en pareille circonstance.

J'irai même plus loin pour vous prouver que je

suis d'un avis diamétralement opposé, et je dirai que chaque table de paroisse, vue séparément, perdrait beaucoup à l'absence des tables sœurs.

L'effet général est un désordre qui a son charme et qui disparaît au fur et à mesure que l'on avance, que l'on examine et que l'on voit en détail.

Les différentes paroisses donnent des dîners très élégants, aussi les convives ne manquent-ils pas.

Si votre porte-monnaie est un peu gonflé, allez-y un de ces soirs, avec quelques amis, vous y mangerez d'excellentes choses servies par des femmes charmantes.

Eh puis, qui sait ? Si vous voulez vous marier, vous vous souviendrez peut-être de deux jolis yeux que vous aurez l'occasion d'admirer là.

Mais je me tais, je m'aperçois que je vais un peu loin, et qu'on pourrait m'accuser d'indiscrétion.

..* La Bulgarie est toujours le point de concentration des efforts que font les nations européennes à se jouer de mauvais tours.

L'enlèvement non réussi du prince Alexandre, l'émotion naturelle des troupes bulgares en apprenant cette nouvelle, le retour du souverain dans ses états, semblaient être autant de points gagnés à l'indépendance de ce pays et d'atouts perdus par la Russie, mais les événements nouveaux qui viennent de se produire prouvent que l'ours du Nord ne lâche pas aussi vite sa proie et qu'il entend faire un pas de plus vers Constantinople.

Le voyage du prince et sa rentrée à Sofia appartiennent autant à l'opéra comique qu'à l'histoire.

Après avoir passé la revue des troupes, avoir embrassé ses braves généraux et félicité l'armée de son courage et de son dévouement, ce prince auquel on aurait cru plus d'énergie, n'a pas montré autant de courage qu'il en a déployé sur les champs de bataille, et a tout bonnement baissé la tête devant l'ordre de l'empereur de Russie.

Il a abdiqué et laissé le champ libre à l'ennemi de la nation qu'il dirigeait. C'est très triste et très peu honorable.

En quittant le trône il a prononcé ces paroles étranges : "L'indépendance de la Bulgarie exige que je quitte le pays. Si je ne le faisais pas, la Russie l'occuperait."

J'ai qualifié ces paroles d'étranges, parce que je constate en effet que le successeur d'Alexandre est déjà choisi, et que c'est le duc d'Oldenburg, général russe, commandant une division de cavalerie à Saint-Petersbourg et favori de l'empereur.

On voit donc que si le résultat ne change pas, le prince perd inutilement toute sa dignité en se soumettant ainsi.

L'Allemagne elle-même, l'Allemagne approuve le changement et l'Angleterre ne dit mot.

Le colosse du Nord est fort, et on ne voit guère que l'Autriche qui ose montrer un peu les dents.

..* Je ne sais où se trouve l'enfer, mais je suis bien tenté de croire qu'il n'est pas loin de nous, et qu'une de ces succursales au moins est située sous nos pieds.

Les malheureux qui y sont logés ne semblent pas vivre en meilleure intelligence que les vivants. Quel sabbat se passe sous terre depuis quinze jours !

Que de ruines amoncelées en deux semaines par les tremblements de terre !

La Grèce, l'Italie et l'Espagne avaient déjà été éprouvées par ces secousses, mais ce sont les Etats-Unis qui ont le plus souffert.

La seule ville de Charleston a perdue pour plus de six millions de propriétés.

A Savannah, Augusta, Raleigh et dans une foule de localités de la Caroline du Nord, les dégâts sont énormes, et partout on demande des secours, des tentes, etc.

Un fait des plus remarquable a été constaté aux puits artésiens.

Quelques instants après les secousses, les couvercles des puits furent arrachés et lancés en l'air, et des colonnes d'eau et de boue s'échappèrent à une assez grande hauteur.

Plusieurs de ces puits furent vidés, et bientôt remplis. En certains endroits, de vastes jets d'eau jaillissaient des crevasses formées par la force du mouvement souterrain.

Quelques temps après les commotions, les cre-

vasses se remplirent et laissèrent un dépôt de sable d'une nature tout-à-fait différente à celle du sol.

Dans notre province même, on avait constaté, il y a trois semaines environ, à Sainte-Marguerite, au nord de Saint-Jérôme, une forte secousse, et des granges et autres bâtiments ont été renversés, mais heureusement tout s'est borné là chez nous.

****** Quelle est la cause des tremblements de terre ?

Question complexe à laquelle les savants ont répondu de diverses manières sans jamais arriver à s'entendre d'une manière exacte.

Tous s'accordent cependant sur un point : c'est que la cause de ces perturbations est toute intérieure.

Beaucoup de personnes croient qu'un tremblement de terre est invariablement précédé de quelque signe extérieur. Ceci n'est pas exacte.

L'impression que produit sur les hommes ce phénomène a toujours quelque chose d'effrayant et de terrible.

Cette impression, dit Alex. de Humbolt, ne provient pas de ce que les images des catastrophes dont l'histoire nous a conservé le souvenir se présentent à notre imagination. Ce qui nous saisit, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol. Dès notre enfance, nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'eau avec l'immobilité de la terre ; tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité. Le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie ; c'est une puissance inconnue qui se révèle, le calme de la nature n'est qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives. Alors chaque bruit, chaque souffle d'air excite l'attention ; on se défie surtout du sol sur lequel on marche. Les animaux, principalement les porcs et les chiens, éprouvent cette angoisse, les crocodiles de l'Orenoque d'ordinaire aussi muets que nos petits lézards, fuient le lit ébranlé du fleuve et courent en mugissant vers la forêt."

****** Les Grecs appellent les tremblements de terre, *la colère de Dieu*.

A une certaine époque, les personnes assez téméraires pour attribuer ce phénomène à des causes naturelles étaient décriées, comme étant des incrédules et des hérétiques.

Tout homme qui a été témoin d'un tremblement de terre ne l'oublie jamais, et ce sont précisément ceux qui ont déjà assisté aux scènes de ces terribles commotions qui en craignent plus le retour.

****** M. Mallet, géologue anglais, croit que la cause principale est due aux éruptions sous-marines à la suite desquelles l'eau pénètre par les canaux ouverts jusqu'à la surface ignée de la lave. Il en résulte d'après lui de violentes explosions dont les contre-coups transmis dans toutes les directions constituent les tremblements de terre.

Cette explication n'en est pas une puisqu'elle ne donne pas l'origine des éruptions sous marines.

M. Poulett Scrop assigne aux tremblements de terre une autre cause. D'après lui, des masses minérales profondément situées augmenteraient tout à coup de température, en recevant un surcroît de chaleur du foyer intérieur, et leur dilatation produirait des déchirements successifs dans les roches adjacentes en même temps que des pulsations ondulatoires.

C'est encore une explication qui ne conclut pas d'une manière exacte.

Je préfère le raisonnement de M. Alexis Perray, que je comprends mieux et qui me semble, par cela même, plus solide.

Ce savant a cherché à établir, tant par le calcul que par le rapprochement d'un nombre considérable d'observations, que l'attraction lunaire et solaire, qui produit à la surface de notre globe le flux et le reflux des mers, agit également sur la mer de feu intérieure cachée dans le centre de la terre ; il explique par l'attraction de la lune les tremblements de terre, qui seraient pour ainsi dire le résultat des mouvements de l'océan de lave intérieure.

Cette hypothèse explique du même coup, dit Larousse, les phénomènes des tremblements de terre et ceux des volcans. En effet, que les flots incandescents de l'océan intérieur viennent à heurter la croûte terrestre, sur sa face inférieure, il aura sur une étendue variable *tremblement* de terre.

Que la pression exercée par les laves sous-jacentes aient assez de puissance pour rompre l'écorce terrestre et établir par une fracture une communication directe de la surface du globe avec l'intérieur, les laves, c'est-à-dire les flots de la mer intérieure, se feront jour au dehors ; il y aura *volcan*.

Leon Sedem

AMOUR ET AUTORITÉ DES PARENTS ENVERS LEURS ENFANTS

Nous lisons les lignes suivantes dans l'ouvrage de M. Ernest Legouvé, sur les relations des pères et des enfants :

On accuse souvent l'affection dans la famille de torts qui ne sont pas les siens, parce qu'on appelle de son nom bien des choses qui ne sont pas elle. Lorsqu'au nom de l'affection tant de parents sont aveugles, inconséquents, c'est qu'alors leur tendresse cesse d'être tendresse pour être aveugle et inconséquente. Ne calomniez donc pas la tendresse en appelant de son nom ces espèces d'attachements malsains, ne l'accusez pas des fautes de ces parents avilis ; jamais je ne comprendrai qu'on ne trouve pas tout dans une véritable tendresse, même la force de n'être pas plus tendre qu'il ne faut.

Hé quoi ! si une pâleur subite passe sur le front de votre enfant, si un léger frisson de fièvre fait trembler ses membres, votre cœur jette un cri d'alarme, vous prévoyez d'avance la maladie dans l'indisposition, vous courez au remède, fût-il pénible ; vous l'imposez, fût-il cruel, et lorsqu'il s'agit de son cœur, de son intelligence, quelque vice peut-être menacera de le perdre, vous n'aurez pas d'yeux pour le voir et d'énergie pour le combattre : je vous le redis, c'est que vous n'aimez pas assez, c'est que vous ne savez pas aimer.

En réalité, pourquoi aime-t-on mal ses enfants ? Pourquoi n'aimer en eux qu'une seule partie d'eux-mêmes, ou qu'un seul moment de leur vie, le moment présent ? Débarrassez votre tendresse de ce qu'elle a d'égoïste, ne vous comptez plus pour rien, attachez votre sollicitude à tout leur être, à toute leur vie ; aimez leur âme autant que leur corps, aimez leur avenir autant que leur joie du moment, et vous verrez votre affection s'épurée en s'agrandissant, et vous verrez l'autorité même sortir de la tendresse, car c'est à elle que s'applique cette parole de saint Paul : "Celui qui a la charité a tout."

Nous ajouterons à ces sages réflexions un conseil qui s'y rattache. Nous serons toujours les défenseurs de l'autorité paternelle, mais il arrive trop souvent que les parents en font un mauvais usage. Ainsi, lorsqu'ils s'emportent contre leurs enfants, lorsqu'ils leur donnent l'exemple de la colère, lorsqu'ils abusent des corrections corporelles, ils compromettent cette autorité qui ne leur a été donnée par Dieu que pour en faire un usage utile et raisonnable ; la douceur doit toujours présider à la discipline, et une juste sévérité contre les fautes, l'emploi des punitions contre les vices n'excluent pas la sagesse et la modération. Non-seulement l'emploi de la force est un abus envers un faible, mais l'emploi même de la terreur morale est un mauvais procédé dans l'éducation ; si la crainte est le moyen que vous employez pour gouverner l'enfant, vous le rendez inévitablement menteur. C'est tout naturel : vous lui faites peur, il voudra cacher ses fautes, le mensonge sera son refuge. Il faut, avec le plus grand soin, le préserver de ce danger.

Soyez avec lui, même en plaisantant, d'une inaltérable sincérité ; la parole du père et de la mère doit être pour l'enfant la vérité même ; ces cœurs limpides ont volontiers foi à ceux qu'ils aiment, mais il ne faut pas les avoir jamais trompés. Ne souffrez sous aucun prétexte qu'une atteinte ne soit portée par l'enfant à la vérité, que jamais non plus

l'aveu d'une faute n'entraîne pour lui, je ne dis pas une punition, mais une réprimande sévère ; l'aveu ne doit donner lieu qu'à une indulgente, quoique sérieuse appréciation de la faute.

RENCONTRE AVEC UNE BALEINE

La baleinière *William A. Grosier* est arrivée dernièrement à Provincetown, Mass., après un voyage rempli de péripéties.

Le 20 du mois dernier, le capitaine Marshall, apercevant une baleine, lui donna la chasse et la harponna. Le monstre était énorme et il entraîna la chaloupe pendant toute une journée ; le lendemain, les marins allaient abandonner leur proie, quand la baleine se retourna et, d'un coup de queue, renversa l'embarcation.



Le capitaine fut lancé en l'air à une hauteur de plus de vingt-cinq pieds et retomba sur le dos de la baleine en s'infligeant de graves blessures.

L'un des matelots, embarrassé dans la corde du harpon, fût entraîné par le cétacé pendant un espace de six milles avec une vitesse vertigineuse. Il parvint enfin à se dégager et fut sauvé par l'équipage du navire.

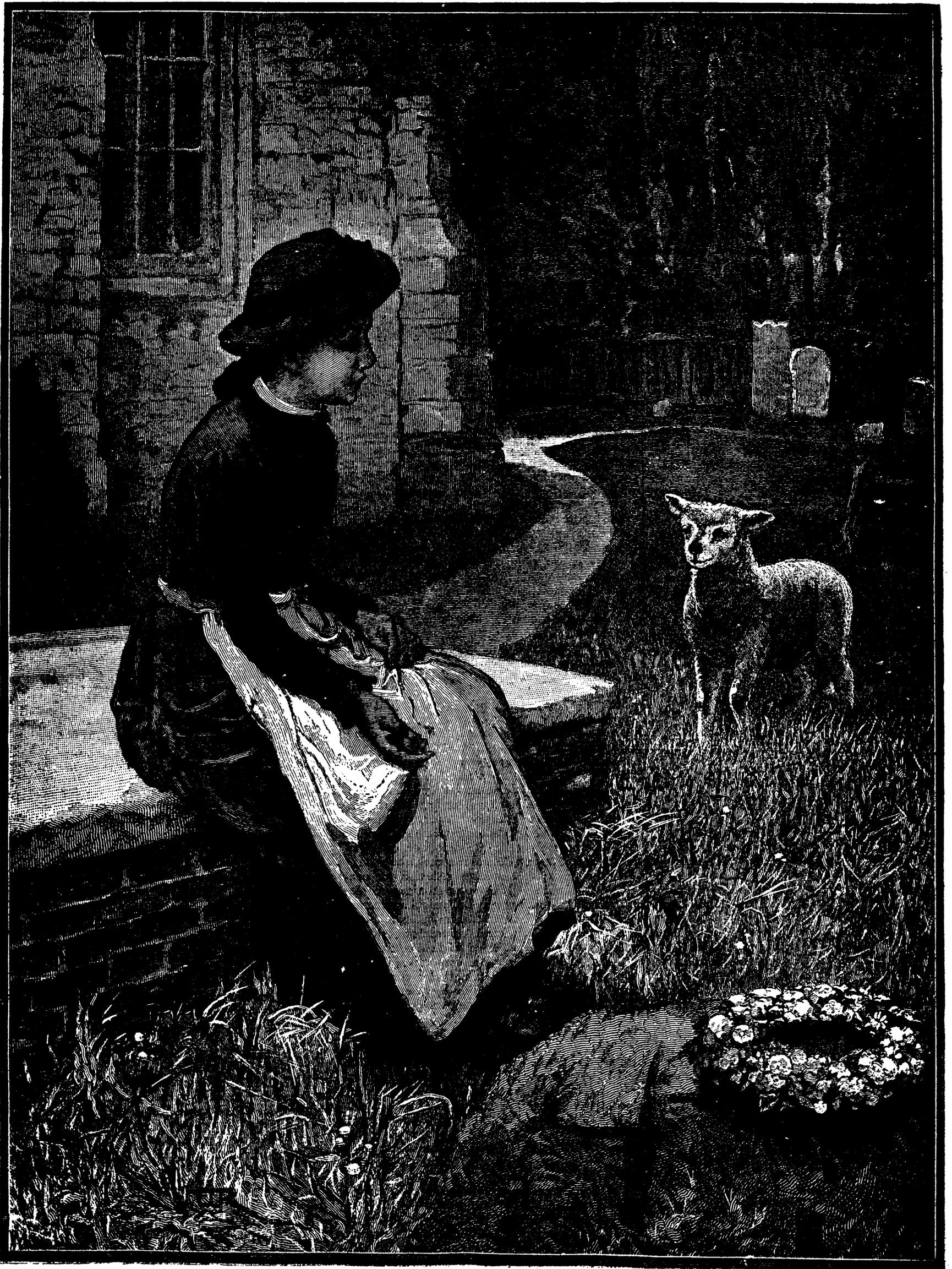
LE CHOIX DE LA Foudre POUR CERTAINS ARBRES

A l'occasion d'un coup de foudre, qui a récemment endommagé deux arbres dans le bois de Richmond au milieu d'autres restés intacts, M. Symons s'est demandé pourquoi certaines essences, telles que l'orme, le chêne, le frêne et le peuplier, sont frappés par la foudre, en Angleterre, plutôt que les arbres voisins plus élevés.

En Amérique, les espèces les plus endommagées sont l'orme, le noyer, le chêne et le pin. En Allemagne, sur 265 chutes de la foudre sur des arbres, on a compté 165 chênes atteints. Il est probable que la conductibilité électrique de l'essence particulière d'un arbre joue un rôle bien plus important que sa hauteur ; la conductibilité du terrain et la manière dont l'arbre communique au sol ne sont pas à négliger.

Quelques recherches dans cette voie éclaireraient le choix des arbres à faire planter auprès des maisons d'habitation.

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.



LES DEUX ORPHELINS

[Pour le *Monde Illustré*]

SCÈNE DE LA VIE MEXICAINE

I

LE RANCHO DEL SAUSE

Un rayon de soleil éclaire en ce moment les fenêtres de la grande salle du rancho del Sause. C'est une grande pièce presque nue, contenant quelques chaises, un buffet et une longue table placée au milieu de la salle.

Dans un angle de la pièce, deux personnes sont assises. L'une d'elles est une femme, aux cheveux grisonnants et à l'air doux et bon ; l'autre est un jeune homme d'une vingtaine d'années, portant fièrement le costume pittoresque des rancheros mexicains. Son visage, bruni par le soleil ardent du Mexique, respire l'intelligence et l'audace.

—Inez et Fabian tardent bien de rentrer, disait la femme en ce moment ; je n'aime pas les voir sortir quand le pays est infesté d'Indiens.

—Tranquillisez-vous, dona Luisa, répondit le jeune homme ; vos enfants ne courent aucun danger ; depuis un mois, on n'a signalé aucun Indien dans les environs.

—Vous arrivez de voyage, Francisco, et vous ne pouvez savoir ce qui s'est passé pendant votre absence. Tenez, à quelques milles d'ici, à l'hacienda Encinillas, les Apaches ont enlevé, il y a huit jours, un magnifique troupeau de moutons et tué cinq hommes.

—Carai ! Et qu'à fait le propriétaire, don Estevan ?

—Don Estevan s'est mis à leur poursuite avec cent cavaliers. Le lendemain, il fut tué avec vingt de ses compagnons. Il y a deux jours, ils attaquaient et brûlaient le village de Concepcion.

—Je ne savais pas cela, mais je vous le répète, vos enfants ne courent aucun danger au milieu de la petite troupe qui les escorte.

Dona Luisa soupira sans répondre.

—Comment va votre blessé, demanda le jeune homme pour changer de conversation.

—Bien, très bien, Francisco. Il voulait partir ce matin, mais je lui ai fait promettre de rester encore deux jours.

—Vous a-t-il dit son état ?

—Oui, c'est un de ces hardis coureurs des bois du Canada, qui parcourent le désert en tous sens, chassant le castor, la loutre et la martre, sans craindre l'Indien cruel que l'on redoute. Notre blessé n'était pas né pour courir les bois, cela se voit, mais un hasard malheureux—un revers de fortune, peut-être—l'aura sans doute obligé de s'expatrier.

—Savez-vous son nom ?

Au lieu de répondre, la vieille dame se leva, courut à la fenêtre et tendit l'oreille.

—Enfin, dit-elle avec un soupir de soulagement, j'entends le galop des chevaux. Dieu soit béni ! Inez et Fabian reviennent sain et sauf.

Un instant après, plusieurs cavaliers entrèrent au galop dans la cour du rancho.

Dona Luisa et Francisco s'étaient levés pour aller à la rencontre des deux jeunes gens, lorsque la porte s'ouvrit et un homme, couvert de sang, les vêtements déchirés, se précipita dans la salle.

II

DÉPART

—Fabian ! s'écria Francisco en soutenant son ami qui chancelait.

—Mais il est blessé, s'écria dona Luisa, pâle comme une morte. Fabian, mon cher Fabian, réponds-moi, où est Inez, où est ma fille ?

—Enlevée ! murmura le jeune homme.

—Enlevée ! oh ! gémit la pauvre femme en tombant lourdement sur le plancher.

Francisco confia dona Luisa aux suivantes, puis il aida Fabian à gagner sa chambre.

—Maintenant, dit Francisco quand ils furent rendus, laisse-moi examiner cette blessure ; c'est un coup de lance, n'est-ce pas ?

Fabian fit un geste affirmatif.

Son ami lui ôta délicatement sa chemise et mit à nu l'épaule blessée.

—La blessure n'est pas très grave, heureusement, dit-il après un court examen, mais tu as perdu beaucoup de sang et tu en seras quitte pour quinze jours de repos.

—Quinze jours ! s'écria Fabian avec douleur ; mais qui donc délivrera ma sœur ?

—Fabian, dit Francisco d'un ton de reproche, oublies-tu que je suis là, moi. Inez est ta sœur, mais elle est aussi ma fiancée ; et je serais un

Fabian, nous te disons adieu. Ne parle pas, ajouta-t-il vivement en voyant que son ami se disposait à le remercier, reste tranquille, tu as besoin de te reposer ; je vais t'envoyer Esebío. Venez, señor Lacroix.

Ils quittèrent la chambre du blessé et revinrent dans la salle.

—Qu'allons-nous faire ? demanda Francisco en entrant.

—Interroger les pions qui accompagnaient Fabian, répondit son compagnon ; faites venir Cuchillo.

Pendant que le jeune homme parlait à un domestique, Lacroix s'approcha de dona Luisa qui, revenue à elle, pleurait en silence.

—Ne vous désolerez pas ainsi, senora, lui dit-il, votre fille n'est point irrévocablement perdue, les Apaches ne l'ont point tuée ; et vous savez bien que ceux qui sont épargnés deviennent les esclaves de ces Indiens. Il s'agit donc de les rejoindre et de leur enlever leur captive.

—Et dans une heure, ajouta Francisco, nous serons sur les traces de ces chiens.

—Que Dieu vous bénisse pour ces bonnes paroles, caballeros, s'écria dona Luisa ; je le prierai de vous guider et d'éloigner de vous les dangers de la route.

—Si vous m'en croyez, senora, vous vous rendrez auprès de votre fils.

—Vous avez raison, j'oubliais qu'il me reste encore un enfant.

Elle sortit accompagnée des servantes.

—Approche, Cuchillo, continua Francisco, et raconte-nous comment vous avez été attaqués.

Le pion obéit et raconta avec force détails l'engagement qui avait eu lieu.

—C'est bien, Cuchillo, dit Lacroix lorsqu'il eût fini, va chercher tes armes et tu nous rejoindras sur la route ; tu viens avec nous.

—Merci, señor, dit le pion en saluant.

Et il sortit.

—Il reste encore deux heures de jour, dit Lacroix en jetant sa carabine sur son épaule.

Ils quittèrent la salle à leur tour.



Soldat mexicain scalpé par des femmes Apaches.

lâche si je ne faisais aucun effort pour la délivrer. Dans une heure je serai sur la piste des Apaches, que je suivrai tant qu'il me restera un souffle de vie.

—Et moi, señor Francisco, dit une voix derrière lui, croyez-vous que je vous laisserai partir seul !

Le jeune Mexicain se retourna vivement.

Un jeune homme, vêtu d'un habit en peau de daim, se tenait devant lui, appuyé sur le canon d'une longue carabine. Son visage, encadré de cheveux noirs, était d'une pâleur effrayante. Ce jeune homme était le blessé que Fabian avait sauvé.

—Vous viendrez avec moi, caballero, s'écria Francisco avec joie.

—En doutez-vous, señor répondit vivement le jeune trappeur. Ai-je l'air d'un ingrat ? N'est-ce pas à don Fabian que je suis redevable d'être encore vivant, et n'est-il pas naturelle que je saisisse l'occasion de m'acquitter envers lui ?

—J'ai tort, je l'avoue, dit Francisco en souriant. Et il tendit la main au Canadien, qui la lui serra cordialement.

—Maintenant, dit celui-ci, si vous le voulez bien nous allons prendre congé de don Fabian et partir.

—Voous avez raison, señor...

—Je m'appelle Maurice Lacroix.

Eh bien, señor Lacroix, nous allons retourner dans la salle pour rassurer dona Luisa. Mon cher

III

LA SOIF

Il y a trente ans, les contrées lointaines du Far-West Américain, qui sont aujourd'hui remplies de villes naissantes et prospères, qu'une foule de chemins de fer relie aux provinces de l'Est, n'étaient que d'immenses déserts sillonnés seulement par les daims, les bêtes féroces et des Indiens non moins féroces.

Ces déserts sont d'immenses plaines, couvertes de longues herbes desséchées par le soleil.

Transportons-nous maintenant au milieu de ces déserts, sur la frontière du Mexique, à cent lieues de toute habitation.

En ce moment — il peut être midi — le soleil brille de son plus vif éclat.

Au milieu de la prairie, trois hommes viennent de s'arrêter. Ces hommes, nous les reconnaissons, ce sont : Maurice Lacroix, Francisco et Cuchillo.

Il y a une semaine environ qu'ils ont quitté le rancho del Sause pour se mettre à la poursuite des Indiens, et, pendant ce court espace de temps, de grands changements se sont opérés chez nos amis. Leurs visages, brûlés par le soleil, leur maigreur indique suffisamment les fatigues et les privations qu'ils ont endurés ; seul, leur courage est resté le même.

Au moment où nous les retrouvons, Maurice et Cuchillo sont debout, appuyés sur le canon de leurs carabines ; Francisco, lui, est couché devant eux sur l'herbe jaune. Ses paupières rougies, ses yeux brillant d'un éclat inaccoutumé, font deviner qu'une fièvre violente le consume. Le malheureux endure en ce moment tout ce qu'un homme peut souffrir, il se meurt de soif ! La faim et la soif sont, sans compter les Indiens, les deux plus grands dangers auxquels sont exposés les voyageurs de ces contrées, où de grandes étendues de terrain sont entièrement dépourvues d'eau, et par conséquent de gibier.

—Allons, mon cher Francisco, dit Maurice au bout de quelques temps, allons, encore un effort, nous arrivons. Le petit bois dont je vous ai parlé se trouve à une centaine de pas d'ici.

—Ne vous attardez pas plus longtemps, répondit Francisco, je ne puis marcher, laissez-moi mourir ici, et continuez votre route avec Cuchillo.

—Ne parlez pas ainsi, mon cher, vous nous faites injure. Cuchillo, continua le Canadien, prenez-lui un bras, moi je prends l'autre.

Ainsi soutenu, le Mexicain put marcher.

—A quoi bon toutes ces peines, disait-il ; trouverons-nous là de l'eau plus qu'ailleurs.

—Non, répondit Maurice, mais peut-être trouverons-nous quelques fruits pour apaiser notre soif.

Francisco ne répondit pas et continua d'avancer, soutenu par ses amis.

Le silence n'était troublé que par le bruit des herbes qu'ils écrasèrent en marchant. Devant eux, apparaissait le petit bois dont nous avons parlé. Le feuillage vert des arbres avait un aspect réjouissant au milieu de l'herbe jaune qui s'étendait à perte de vue. Au-dessus de leurs têtes, le soleil des tropiques versait sur la terre ses rayons de plomb fondu.

—Maurice, reprit Francisco, êtes-vous certain que nous sommes encore sur la trace des Indiens ? L'idée que vous avez pu vous tromper m'épouvante.

—Oh ! ne craignez rien, répliqua vivement le trappeur, je n'ai pas dévié d'une ligne du bon chemin. Des indices, invisibles pour vous et Cuchillo, qui n'êtes point habitués à la vie du désert, me démontrent péremptoirement que nous sommes sur la piste des Apaches.

—Dieu veuille que vous ne vous trompiez pas. J'admire votre sagacité, Maurice, et je ne comprends pas comment vous avez pu trouver la bonne piste au milieu de celles qui se présentèrent à votre vue au sortir des montagnes qui entourent le rancho.

—Dans la vie d'aventures et de dangers que je mène, je ne puis compter que sur moi. Au désert, la devise "chacun pour soi" trouve son application plus que partout ailleurs.

"La rencontre d'un homme, blanc ou rouge, est aussi redoutée que celle d'un ours gris. Cet état de chose m'a amené à exercer l'intelligence et les sens que Dieu m'a accordés autrement que l'habitant des pays civilisés. La prudence et la patience servent de base aux qualités que vous admirez. Ainsi, pas une feuille ne frissonne sans que je m'assure si c'est un insecte inoffensif ou un reptile dangereux qui l'a fait mouvoir. Quand je vois l'herbe de la prairie s'agiter, je reconnais sans peine si cette ondulation est causée par la brise qui souffle, ou par l'Indien perfide qui nous guette... Nous voici arrivé, ajouta-t-il en s'interrompant, et grâce à Dieu je ne me trompais pas, voici des fèves de mezquites !"

En même temps, il se dirigea vers un petit arbre, aux branches épineuses chargées de gousses jaunâtres qu'il arracha.

—Tenez, dit-il à Francisco, faites comme moi, mâchez cela et sucez le jus.

Celui-ci se jeta avidement sur les fruits et se mit à en cueillir d'autres.

Cuchillo suivit son exemple.

Maurice ne les imita pas, il s'était baissé et examinait attentivement une branche cassée qu'il venait de trouver par terre.

—Hum ! murmura-t-il, voilà une branche qui a été arrachée ou plutôt coupée récemment, car les feuilles qui sont après ne sont pas encore fanées. Qui peut l'avoir coupée ?... Ah !...

—Qu'y a-t-il ? Qu'examinez-vous donc ? demanda Francisco, que l'exclamation du trappeur fit accourir.

—Il y a un instant, vous doutiez que nous fusions sur la piste des Apaches, répondit celui-ci, eh bien ! regardez ces empreintes toutes fraîches, et dites-moi si je n'avais pas raison de soutenir le contraire.

En même temps, il suivait les traces qui traversaient le bois en diagonale.

—Qu'en pensez-vous, Francisco ? demanda-t-il quand ils se trouvèrent sur la lisière du bois.

—Je dis que j'ai eu tort, mon cher, et pour réparer ma bêtise, je demande à continuer notre route ; je suis parfaitement remis.

Avant que Maurice eût le temps de répondre, un troupeau d'antilopes apparut au tournant du bois et passa comme une flèche devant nos amis.

—Diable, dit le chasseur, qu'est-ce qui les fait fuir comme ça ; les Indiens ?

Il regarda vers l'endroit où était apparu le troupeau.

Francisco le vit tressaillir, il allait lui demander la cause de son émotion, mais le Canadien mit un doigt sur sa bouche et fit signe à ses amis de le suivre dans un taillis de mimosas où ils se cachèrent.

IV

LE JAGUAR—UNE COLONNE DE FUMÉE

—Qu'est-ce donc ? demanda Cuchillo à voix basse, quand ils furent cachés.

Le Canadien étendit le bras vers l'endroit qu'ils venaient de quitter.

—Santa Virgen ! murmura Cuchillo en se signant.

A travers les hautes herbes on apercevait le pelage moucheté d'un jaguar. Posé aux trois quarts, comme une bête de qualité qui fait prendre son portrait, il s'était arrêté et regardait les trois hommes avec inquiétude ; il hésitait sur le parti à prendre.

—Quoiqu'il arrive, dit rapidement Maurice, ne tirez pas : un coup de fusil révélerait notre présence aux Apaches qui doivent être dans les environs.

—Que voulez-vous, Maurice ? demanda Francisco, en voyant son ami déposer sa carabine et dégainer son couteau.

—Tuer cette vermine.

—Avec votre couteau ? jamais ; c'est vous qui serez tué, s'écria Cuchillo.

Il n'obtint aucune réponse, le trappeur marchait déjà sur le fauve le couteau à la main. A dix pas de lui, il s'arrêta, mit un genou en terre et attendit.

Le jaguar, en voyant venir son ennemi avait poussé un cri rauque, et à travers les herbes, on put le voir se ramasser sur lui-même afin de mieux prendre son élan.

Il y eut un moment de silence. Les deux Mexicains suivaient avec anxiété tous les mouvements du fauve.

Tout à coup, le jaguar décrivit dans l'air un bond énorme et vint s'abattre sur le Canadien. Celui-ci se jeta de côté, et esquiva par là un coup de patte destiné à lui ouvrir le crâne. Toutefois, le choc avait été si violent, qu'il fut renversé sur le sol.

Cependant il ne perdit pas son sang-froid, et d'un coup de couteau il éventra la bête, qui tomba morte sur le sol.

Francisco et Cuchillo avaient poussé un cri de terreur en voyant le jaguar et le Canadien rouler sur le sol, et s'étaient élancés au secours de leur ami. Celui-ci se releva couvert du sang du jaguar. Ses compagnons stupéfaits regardaient le fauve étendu mort au milieu d'une mare de sang.

—C'est le huitième que je tue, dit Maurice en s'essuyant avec des herbes tant bien que mal.

—Vous n'êtes pas blessé, au moins ? dit Francisco.

—Non, quelques égratignures seulement. Eh bien ! Cuchillo, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ?

—C'est qu'il ne comprend pas que vous ayez tué cette bête avec un couteau, répondit Francisco en souriant. Au Mexique, on n'eût jamais osé attaquer un jaguar avec un couteau.

—Affaire de goût, répliqua Maurice en riant.

La présence de ce jaguar, continua-t-il, m'annonce que nous sommes dans le voisinage d'un cours d'eau ou d'une source, car vous le savez, c'est souvent là que ces bêtes vont s'embusquer pour guetter leur proie.

—C'est vrai, fit Francisco, mais je ne comprends pas...

—Vous allez comprendre, répliqua le trappeur en l'interrompant. S'il y a de l'eau dans le voisinage, c'est là que les Indiens doivent avoir établi leur camp.

—Et c'est la seule manière d'expliquer les traces que nous venons de découvrir, ajouta Cuchillo.

—Tu as raison, Cuchillo, dit Francisco. Parlez, que faut-il faire, ajouta-t-il en se tournant vers Maurice.

Au lieu de répondre, Maurice mit une main devant ses yeux et regarda attentivement à l'horizon.

—Regardez, dit-il ensuite en désignant un point dans la prairie.

Une mince colonne de fumée montait dans l'air et se découpait nettement sur l'azur du ciel.

—Les Indiens, murmura Cuchillo.

—Oui, les Indiens, répondit le trappeur, à quelques milles de nous seulement. C'est à présent qu'il nous faut redoubler de prudence afin de ne pas compromettre le succès de notre expédition en agissant avec trop de précipitation. Restons ici jusqu'à ce soir ; alors, j'irai reconnaître les abords du camp indien et ensuite nous aviserons. En attendant, comme vous êtes fatigués et que vous aurez besoin de vos forces, dormez ; je vous éveillerai quand je partirai.

Ses deux amis ne firent aucune objection et, s'enveloppant dans leurs zarapes, ils se couchèrent à l'ombre d'un gros arbre.

V

INEZ

La journée était très avancée quand Maurice réveilla ses amis. Le soleil descendait peu à peu sur l'horizon, au couchant, et vers l'est le croissant d'or pâle de la lune venait de se montrer.

—Mes amis, leur dit-il, je vous quitte pour aller rôder autour du camp apache afin de voir où est retenue dona Inez. Sous aucun prétexte ne quittez cet endroit, et surtout soyez prudents. Adieu, ajouta-t-il en leur tendant la main.

Ensuite il s'enfonça dans la prairie.

Laissons-le partir, et profitant de notre privilège de conteur, transportons-nous dans le camp ennemi.

Ce camp, composé d'une vingtaine de tentes, se trouve au milieu d'une clairière, à trente pas d'une petite rivière aux rives garnies de platanes, de frênes, de saules et de noyers. Quelques canots sont tirés sur la grève, renversés sur leurs pinces.

En ce moment le camp présente un curieux coup d'œil. Les guerriers, assis à l'entrée de leurs tentes, fument tranquillement, les femmes allument le feu et préparent le gibier tué par leurs maris, tandis qu'un peu plus loin une bande de petits Apaches se roulent pêle-mêle sur le sol en poussant des cris de joie.

Un nouveau personnage qui vient de sortir d'une tente attire bientôt notre attention. C'est une jeune fille de seize à dix-sept ans, d'une grande beauté, vêtue d'un coquet costume mexicain ; la blancheur de son teint indique qu'elle est de race blanche. En effet, cette jeune fille est celle que nos amis veulent délivrer : c'est dona Inez ! Elle se dirige lentement vers la rivière ; son charmant visage exprime un abattement profond.

Bien qu'elle fut prisonnière, elle avait cependant la liberté d'aller et de venir depuis que les Indiens étaient entrés dans le désert. Ce n'était point par humanité qu'ils faisaient cela, mais parce qu'ils étaient certains que la jeune fille ne tenterait point de s'enfuir. Comment en effet aurait-elle pu franchir les cent lieues qui la séparaient du monde civilisé.

La jeune fille suivait en ce moment la grève du petit cours d'eau.

Loin des regards de ceux qui l'avaient enlevée, elle pouvait penser à sa mère, à Fabien, son frère, à Francisco, et donner libre cours à sa douleur.

—A cette heure, pensait-elle, ma bonne mère pleure sans doute les deux enfants qu'elle a perdus ! Elle croyait que son frère avait été tué, et cette pensée faisait couler des larmes bien amères.

Elle s'était assise sur un tronc d'arbre et s'était plongée dans de douloureuses réflexions, quand

un bruit de pas lui fit relever vivement la tête. Un homme se tenait debout devant elle.

—Ciel ! vous ici, senior, s'écria-t-elle toute tremblante.

—Oui, c'est moi, seniorita, dit Maurice d'une voix basse et rapide. Depuis huit jours mes amis et moi sommes sur vos traces. J'étais venu rôder autour du camp, lorsque je vous ai vu vous diriger de ce côté. Ecoutez-moi bien maintenant, seniorita, les instants sont précieux. Demain soir, quand le soleil sera couché, dirigez-vous ici sans donner l'éveil aux Indiens : un canot vous attendra.

—On vient, ajouta-t-il précipitamment ; je me retire. Ah ! un mot encore, seniorita ; dites-moi où sont les chevaux des Apaches.

—Dans la prairie, en arrière du petit bois qui entoure le camp.

—Merci, à demain. Surtout défiez-vous de ces mécréants.

Il disparut.

—Oh ! merci mon Dieu, s'écria la jeune fille en joignant les mains. Elle se jeta à genoux et murmura une courte mais fervente prière de reconnaissance.

Comme elle se relevait, un bruit de branches cassées se fit entendre dans la direction du camp.

Elle essuya ses larmes, reprit vivement sa place sur le tronc d'arbre et parut absorbé dans ses réflexions.

Une jeune Apache parut un instant après.

—Le grand chef demande la face pâle, dit-elle.

Inez se leva en silence et prit le devant pour cacher son émotion à la jeune indienne.

ARTHUR APPEAU.

(La fin au prochain numéro)

LES CHUTES DES GRANDES HAUTEURS

UNE opinion accréditée chez tout le monde, et que partagent évidemment les malheureux qui veulent attenter à leurs jours, en se précipitant d'un lieu élevé, est que l'on ne souffre nullement dans ce genre de suicide.

La rapidité avec laquelle on traverserait l'espace empêcherait les organes respiratoires de fonctionner, et l'asphyxie se produirait rapidement, bien avant que l'individu soit arrivé sur le sol. Cette opinion est une vieille légende que le simple examen des faits permet de réduire à néant.

Rappelons-nous, pour un instant, nos notions élémentaires de physique sur la chute des corps. La loi des espaces est ainsi énoncée ; les espaces parcourus par un corps qui tombe librement dans le vide croissent proportionnellement aux carrés des temps employés à les parcourir, à partir de l'origine du mouvement.

Ainsi, le corps d'un homme qui se précipiterait dans l'espace, d'une hauteur élevée, parcourerait 7 mètres dans la première seconde, 20 mètres dans la deuxième seconde, 45 mètres dans la troisième seconde, 80 mètres dans la quatrième seconde, 125 mètres dans la cinquième seconde, etc., etc.

Un homme tombant du sommet d'une tour de 66 mètres de hauteur, mettrait donc un peu plus de deux secondes seulement pour arriver jusqu'à terre ; pour parcourir dans l'espace la distance qui sépare le sommet d'une maison de cinq étages du sol, c'est-à-dire 15 à 20 mètres environ, il ne faut pas plus d'une seconde et demie.

Or, les trains rapides progressent quelquefois avec une vitesse de 110 kilomètres à l'heure dans les points du parcours où la voie le permet ; cette vitesse peut aller jusqu'à 130 kilomètres. Si l'on admet une marche pendant cinq minutes de 120 kilomètres à l'heure, on obtient 2 kilomètres à la minute, soit 33 mètres à la seconde ; les mécaniciens et les chauffeurs n'ont jamais été incommodés par cette vitesse, et jamais aucun d'eux n'a été asphyxié.

Et pourtant, il suffit de se reporter à ce que nous venons de dire relativement à la vitesse proportionnelle de la chute des corps pour voir qu'un individu, qui se jetterait du haut d'un cinquième étage, ne traverserait pas l'air avec une vitesse de beaucoup supérieure à celle des trains rapides.

Du reste, les exemples montrent que l'asphyxie ne se produit nullement à la suite d'une chute à travers l'espace.

L'ABEILLE (POLKA)

PAROLES DE C. G.

MUSIQUE DE L. F.

Vois, ma chère amie, une abeille, Depuis que le jour est levé, Avec un ardeur sans pareille, Prenant aux fleurs le miel sucré, Puis le rapportant à la ruche, Non dans un seau ou un chaudron, Une terrine ou une cruche, Mais dans son ventre tout de bon.

Le miel que l'abeille fabrique, N'est pas pour nous, ma chère enfant, Retient bien ce que je t'indique: C'est pour elle qu'elle en fait tant, C'est en prévision des chomages, De la pluie ou des mauvais jours, Du froid hiver ou des orages, Qu'elle sait travailler toujours.

Ma fille, en pensant à l'abeille, Songe aussi qu'il faut travailler, Pour s'assurer quand on est vieille, Du pain qu'on aura su gagner. Le travail, enfant, c'est la vie, C'est l'indépendance ici-bas, C'est aussi, ma fille chérie, Vers le bonheur, le premier pas.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'août a eu lieu le 6 septembre, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	16,281.....	\$50
2e prix, No.	13,024.....	25
3e prix, No.	21,014.....	15
4e prix, No.	16,682.....	10
5e prix, No.	10,120.....	5
6e prix, No.	22,710.....	4
7e prix, No.	21,300.....	3
8e prix, No.	13,986.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

219	4,148	9,150	11,859	16,167	19,977
397	4,412	9,227	11,879	16,263	20,561
676	5,025	9,386	12,023	16,324	20,860
938	5,033	9,996	12,042	17,035	21,830
997	5,444	10,041	12,330	17,476	22,195
1,200	5,754	10,183	12,410	17,762	22,339
1,604	5,870	10,439	13,275	18,144	22,670
1,724	5,993	10,495	14,027	18,652	22,703
1,879	6,080	10,651	14,575	18,677	23,053
1,992	6,142	10,861	14,681	18,689	23,207
2,060	6,646	10,979	14,698	18,700	23,227
3,173	7,475	11,036	14,759	18,886	23,812
3,223	7,518	11,727	14,820	19,583	23,898
3,472	7,683	11,820	14,875	19,727	24,601
3,661	9,073				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'août sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Nos adversaires sont toujours nos meilleurs auxiliaires.—F. DE LESSEPS.

Ceux-là sont de vrais chrétiens qui travaillent plus à se corriger eux-mêmes qu'à censurer les autres.

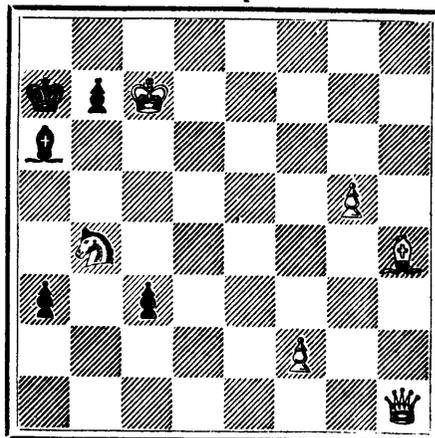
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 222.—ÉNIGME

Lecteurs, je suis chétif, sans corps et sans figure, L'infiniment petit de la littérature. Ne croyez pas pourtant que je sois sans valeur : Bien que sans cœur, je suis des amis le meilleur, Car toujours je m'attache à certain caractère Que j'ai su dominer et, quoiqu'il puisse faire, Tant qu'il reste modeste, obstiné je le suis ; S'il devient majuscule, à l'instant je m'enfuis. Celui qui parle clair et posément s'explique Doit me mettre avec soin : un proverbe l'indique. Un illustre poète, en vers délicieux, M'a comparé jadis à Phœbe dans les cieus. Mais c'est peu, chers lecteurs, mon rang est plus sublime. Voyez-moi sur Paris ; je suis sur toute cime ; L'univers est sous moi ; je domine en tout lieu ! Le dirai-je ? Je suis même au-dessus de Dieu !

No 225.—LES ÉCHECS

Composé par M. J. B. Halket, Ottawa
Noirs.—5 pièces

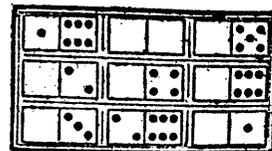


Blancs.—6 pièces.

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTIONS :

No 221.—La solution du problème : "trouver deux domino formant avec les blancs un carré magique, dont les somme sont égales à 12 dans toutes les directions."



ONT DEVINÉ :

Mlle Herminie Groulx, Lachine ; J. B. Lupien, Montréal ; Mlle O. Dubois, Montréal ; Mlle Hélie Wissell, Lachine ; P. O. Dupuis, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ne crois point aveuglement les articles des journaux

CHOSSES ET AUTRES

—Savez-vous comment un Canadien, des Etats-Unis, du nom de Simard, a traduit son nom ? *Six dead* ! Horrible !

—On reprochait à un père de marier son fils trop tôt. "Attendez au moins qu'il soit raisonnable," lui disait-on. "Pas si bête ! il ne voudrait plus."

—Logique féminine : Le rêve de toute jeune fille est d'être prise pour une "madame." Or, toute femme mariée, même encore jeune, est enchantée quand, par erreur, on l'appelle "mademoiselle." Casuistes, tirez-vous de là.

—On peut se faire une idée de la magnitude de l'Escorial, le grand palais espagnol, par le fait qu'il faudrait quatre jours pour traverser tous les appartements, leur longueur étant de 23 lieues espagnoles, ce qui fait environ 120 milles anglais. Il y a 14,000 portes et 11,000 fenêtres dans l'édifice.

—Entre maître et domestique : "Etes-vous devenue folle, Catherine ? Voilà un bidon d'huile que j'ai trouvé sur mon bureau, au milieu de mes papiers..." "Ma foi, monsieur, je ne savais pas où le mettre... ça saillit tout dans ma cuisine !"

—Si votre forgeron insiste à brûler les pieds de votre cheval, pour faire ajuster le fer, cherchez immédiatement un autre forgeron. Le ferreur de cheval qui fait cela est soit un ignorant ou est trop paresseux pour faire sa besogne comme elle doit être faite.

CE QUE DIT LA LANGUE.—Chargée d'une couche blanche, la langue offre un symptôme de fièvre ; le brun, mauvaise digestion ou estomac surchargé, et si la langue est sèche, dépression de vitalité comme dans l'empoisonnement du sang ou les conditions typhoïdes ; le rouge humide annonce la débilité, et le rouge sèche fièvre inflammatoire.

—Chacun des icebergs qui se trouvent à la baie Glacier, Alaska, a environ 900 pieds de hauteur, et on suppose qu'ils comptent autant de pieds sous l'eau. Ils ont environ trois milles de largeur et s'étendent le long de la côte à soixante-quinze milles. Ces glaciers sont les merveilles du monde. La chute continue de tonnes de ces masses qui se brisent et craquent causant un bruit sourd d'une force telle qu'aucune artillerie ne pourrait égaler.

—A Chester (Ill.), existe un érable qui, depuis deux semaines, jour et nuit, arrose les passants d'une légère ondée d'eau. L'arbre, d'une belle proportion, ayant un tronc d'environ 20 pieds, se trouve sur le bord du trottoir en face de la résidence de Wm. L. Cohen, et il tombe constamment de ses branches de l'eau en suffisante quantité pour tenir la clôture et le sol au-dessous assez mouillés, et les gouttes d'eau qui tombent sur les passants font croire à ceux qui en ignorent la cause qu'il tombe un orage.

COMMENT ON RECONNAIT SI LE LAIT EST PUR OU NON.—Le moyen de vérification le plus simple est peut-être celui-ci : On prend une aiguille d'acier, qu'on frotte bien pour n'y laisser adhérente aucune matière grasse. Cette aiguille, on la plonge dans le lait et on relève verticalement. Si le lait est pur, il en restera une goutte à la pointe. N'en reste-t-il pas du tout ? Il est fort à présumer que le lait a été "allongé" dans des conditions frauduleuses.

LES PETITS SECRETS DE LA BONNE MÉNAGÈRE.—La cuisine est une science de détails et de soins, et il ne faut rien négliger si l'on veut y réussir. Le plus petit manque d'attention peut faire d'un mets qui aurait été excellent un plat détestable. Un poisson peu frais, une volaille coriace, des légumes durs, un œuf trop cuit ou pas assez, un plat trop ou trop peu assaisonné, un potage qui sent la fumée, des denrées mauvaises et avariées, voilà autant de petits inconvénients qui changent la valeur

La plus grande vente à bon marché de la Saison

Réduction de 25 pour cent sur tous nos lainages, tels que Tweeds, Flanelles, Couvertes, etc, au

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

8180

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

de la nourriture et que savent éviter les bonnes ménagères. L'expérience s'acquiert vite, pour peu qu'on ait de la bonne volonté.

Un ménage bien dirigé doit être approvisionné des choses qui, pouvant se conserver, coûtent moins cher dans certaines saisons et quand elles sont achetées en gros ; mais alors il faut veiller à ce que l'abondance n'amène pas la profusion et le gaspillage. Seule la maîtresse de maison doit avoir la clef des provisions.

A QUOI SERVENT LES VIEUX OS.—Pense-t-on quelquefois à ce que deviennent les os des soldats morts sur le champ de bataille ? Ils pouraient du moins espérer le repos. Il n'en est rien.

L'Angleterre, l'avidie Angleterre, a fouillé les champs de bataille de Leipzig, de Waterloo, de Crimée, etc., pour enlever les ossements qu'ils contenaient ; elle a également pris les os des nombreuses générations amoncelées dans les catacombes de la Sicile. Elle consomme de même presque tous les os d'Allemagne de France. Pourquoi faire ? Pour engraisser ses champs.

On peut dire que le sol anglais doit sa fertilité aux ossements de l'Europe.

LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

LESAGE & AMIOT,

Ingenieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

\$100 DE RECOMPENSE

Cette récompense libérale sera donnée à chaque personne qui, étant atteinte de mal de tête, insomnie, maladie du foie, rhumatisme, dyspepsie ou constipation, prouvera qu'elle n'a obtenu aucun résultat sensible en buvant de l'EAU DE ST-LEON.

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,

217, RUE ST-ELIZABETH

(Téléphone No 310 A)

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,

1489, Rue Notre-Dame,

ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

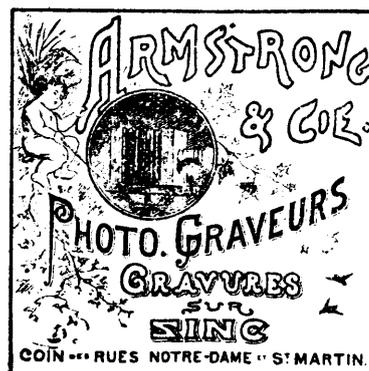
MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.



J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essaye

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmentent la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

MAGASIN PITTORESQUE Paraisant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureau : 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 11 septembre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

N même temps, pour narguer ou bien pour sa propre satisfaction, il leur faisait les plus étonnantes grimaces qu'on puisse voir sur la face du plus laid des singes. C'est alors que les domestiques riaient aux éclats.

Parfois, le malin animal, qui paraissait s'amuser beaucoup, se laissait approcher de très près ; mais, aussitôt qu'une main s'avancait pour le saisir, il jetait un cri qui équivalait pour lui à un éclat de rire moqueur, et d'un bond il se mettait hors d'atteinte.

La chasse au singe aurait pu durer ainsi jusqu'à la nuit et recommencer le lendemain sans plus de succès, si le quadrumane lui-même n'eût jugé à propos d'y mettre fin.

Tout en faisant ses exercices de gymnastique et de superbes sauts périlleux, comme s'il eût tenu à prouver qu'il était le Léopard des singes, il arriva sur un polonia, en face de la fenêtre que Maurice venait d'ouvrir. Soudain, il se suspendit à l'extrémité d'une branche, se balança, prit son élan et, d'un bond, s'élança dans le cabinet.

Maurice s'empessa de fermer la fenêtre.

Sans façon et comme si tout lui fût permis, l'animal s'était campé sur un guéridon. Tournant rapidement la tête et faisant jouer ses prunelles jaunes, il regardait autour de lui avec un air de grand contentement.

—Ah ! ah ! lui dit Maurice, te voilà mon prisonnier. Il n'est vraiment pas farouche, continua-t-il, il est même familier. Maintenant, il faudrait savoir à qui il appartient. C'est peut-être un pensionnaire du jardin d'Acclimatation.

—Non, reprit-il après avoir réfléchi un instant, un singe du jardin d'Acclimatation ne serait pas venu jusqu'ici ; il doit appartenir à quelqu'un du voisinage. Demain je ferai prendre des informations ; la nuit va venir, il est trop tard ce soir. Après tout, je peux bien offrir l'hospitalité à un singe pendant une nuit.

Il sonna son valet de chambre.

—Joseph, ne savez-vous pas à qui appartient cet animal ? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur.

—Selon toute apparence, son propriétaire demeure près d'ici, et je suis convaincu qu'on est déjà à sa recherche. Dès que vous entendrez dire qu'un singe a été perdu, vous vous ferez donner le nom de la personne à qui il appartient et aussitôt vous me prévendrez. En attendant, je vais le garder ici. Peut-être a-t-il faim. Allez prendre à l'office deux ou trois massapains et des fruits, et vous les lui apporterez.

Un instant après, le singe, qui décidément était sans gêne, grignotait un biscuit avec une satisfac-

tion visible et mordait à belles dents dans une pomme d'api.

Le lendemain, vers neuf heures, le valet de chambre vint trouver Maurice et lui dit :

—Le singe appartient à une dame, une princesse, qui demeure à côté, rue Lauriston. Elle l'aime beaucoup, paraît-il, et elle est désolée de l'avoir perdu. Ses domestiques ont été sur pied une partie de la nuit pour le retrouver, et aussitôt le jour venu, ils se sont remis à sa recherche.

—En ce cas, dit Maurice en souriant, nous aurons le plaisir de consoler madame la princesse.

—Les domestiques sont aussi très inquiets ; ils ont peur d'être congédiés, car c'est par leur faute que le singe s'est échappé. Ce n'est qu'à la nuit qu'on s'est aperçu de sa disparition.

—Eh bien, Joseph, nous n'avons qu'une chose à faire : rendre à la princesse son singe. Alors, n'ayant plus de chagrin, son courroux s'apaisera et ses domestiques seront rassurés. Vous allez donc le prendre et le porter immédiatement chez sa maîtresse. Si vous voyez cette dame, vous lui direz :

—J'ai eu cet honneur, monsieur, et Miko est passé de mes bras dans les siens.

—C'est une dame âgée ?

—Elle est jeune, au contraire, monsieur, et de plus d'une beauté merveilleuse.

—Ah ! fit Maurice en souriant, il paraît que vous n'avez pas eu peur de regarder une princesse.

—Dame, monsieur ne m'avait pas ordonné de mettre un bandeau sur mes yeux, répliqua Joseph. Je dois vous dire aussi que madame la princesse m'a offert une gratification.

—Que vous avez refusée, je pense ?

—Oui, monsieur. Le valet de chambre de M. Maurice Vermont sait le respect qu'il doit à son maître.

—C'est bien, Joseph, je suis content de vous.

—Alors, madame la princesse m'a chargé pour vous de tous ses remerciements.

—Quel est son nom ?

—Princesse Ramidoff.

—Ah ! c'est une princesse russe !

—Qui parle admirablement le français.

—Cela n'a rien d'étonnant ; en Russie les gens riches, les grands seigneurs, parlent la langue française aussi bien et souvent mieux que nous. Eh bien, Joseph, je suis enchanté que nous ayons eu l'occasion d'être agréable à une princesse russe, jeune et belle.

Sur ces mots, Maurice sortit pour monter à cheval et faire une promenade de deux heures à travers le bois de Boulogne, comme il en avait l'habitude.

A midi, quand il rentra, il ne pensait déjà plus ni à la princesse russe, ni au singe Miko.

III

Pendant que Maurice Vermont faisait sa promenade à cheval, curieuse comme le sont la plupart des femmes, la princesse Ramidoff eut le désir de savoir ce qu'était ce M. Vermont qui avait eu l'obligeance de recueillir chez lui son singe et de le lui renvoyer.

Après avoir causé un instant avec Louise, sa femme de chambre, celle-ci se mit aussitôt en campagne pour se faire donner les renseignements que voulait avoir sa maîtresse.

La princesse Ramidoff demeurait depuis deux mois seulement rue de Lauriston, mais Louise connaissait déjà plusieurs personnes dans le quartier, entre autres l'épicier, la fruitière et la femme d'un pâtissier-glacier, qui avait ouvert boutique avenue d'Eylau, à peu de distance de l'hôtel de Maurice Vermont.

C'est à cette dernière

qu'elle s'adressa, peusant bien qu'ayant intérêt à connaître toutes les bonnes maisons dans son voisinage, elle pourrait parfaitement la renseigner.

Elle ne s'était pas trompée.

—M. Maurice Vermont est notre client, lui dit la femme du glacier ; c'est un beau jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, immensément riche. On dit qu'il a plusieurs millions de rente ; du reste, on peut le croire en voyant son train de maison. C'est en Amérique que ses parents, morts aujourd'hui, ont gagné la grande fortune qu'il possède. Il n'y a pas plus de six mois qu'il habite avenue d'Eylau ; l'hôtel est à lui, il l'a fait meubler somptueusement. Son installation lui a certainement coûté plus de deux millions. Il a, je crois, six ou sept domestiques.

—Une ou deux fois chaque semaine, continua la femme, M. Vermont reçoit quelques personnes à



Elle se plaça devant une glace dans laquelle elle se vit de la tête aux pieds.—(Page 82, col. 3).

que son singe a été très convenable, qu'il a diné hier soir, déjeuné ce matin, qu'il n'a rien cassé ni déchiré, qu'il a eu l'obligeance de nous faire beaucoup de grimaces ; enfin, vous lui direz que j'ai été heureux de lui donner l'hospitalité.

Le valet de chambre s'empessa d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. Il revint au bout d'un quart d'heure.

—Eh bien ? l'interrogea Maurice.

—Madame la princesse est consolée, répondit-il ; je crois qu'elle s'en tiendra aux reproches qu'elle a faits à ses domestiques. Après avoir adressé à Miko, —c'est le nom du singe,—une verte remontrance pour s'être permis d'aller faire des visites sans en avoir la permission, il a été immédiatement remis en cage.

—Avez-vous vu la princesse ?

dîner, toujours les mêmes, ce qui indique qu'il ne connaît encore que peu de monde à Paris. C'est surtout en achetant des tableaux et des objets d'art qu'il dépense son argent. Et puis, il est très charitable et je sais qu'il fait beaucoup de bien. Une femme d'un certain âge est chargée de distribuer les secours qu'il envoie aux pauvres gens qui s'adressent à lui. Elle m'a dit que, dans le mois de janvier, M. Vermont avait donné ainsi plus de dix mille francs. Je peux vous dire encore que ses domestiques se jetteraient dans le feu pour lui ; cela prouve qu'il sait se faire aimer et que c'est un bon maître.

—Il pense probablement à se marier, dit Louise.

—Il en a le droit, car il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse ; mais je n'ai pas encore entendu parler de mariage.

—Il est possible aussi qu'il ne veuille pas se marier.

—Quant à cela, je n'en sais rien. M. Vermont sort tous les jours, le matin à cheval, le tantôt en voiture et souvent à pied ; sa vie est des plus régulière ; tous les soirs il dîne chez lui, et je suis à peu près certaine qu'il ne décroche jamais.

Louise n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

Elle remercia l'obligeante boutiquière et s'empressa de revenir chez sa maîtresse pour lui faire à son tour l'éloge de M. Maurice Vermont.

Le jeune millionnaire sortait de table et venait d'allumer un cigare, lorsque Joseph lui apporta une lettre, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, car le maire de son arrondissement, le curé de Saint-Philippe et des dames patronnesses d'œuvres de bienfaisance, écrivaient souvent à Maurice pour lui signaler des misères à soulager.

—Cette lettre vient d'être apportée par un domestique, dit le valet de chambre ; ce n'est pas à moi qu'il l'a remise, mais je l'ai vu traverser la cour de l'hôtel, et j'ai reconnu la livrée de madame la princesse.

—Ah ! fit Maurice étonné. C'est bien, ajouta-t-il.

—Joseph se retira.

—De nouveaux remerciements de la belle princesse russe, sans doute, pensa le jeune homme ; un prétexte pour me donner des nouvelles de son singe.

Il déchira l'enveloppe et ouvrit la lettre qui répandit aussitôt un doux parfum de violette. Maurice, qui s'y connaissait, remarqua que l'écriture très fine était jolie, hardie, élégante.

Voici ce qu'il lut :

Monsieur,

En vous apprenant que mon singe Miko a beaucoup d'affection pour moi, qu'il m'a été donné par le prince mon mari, que je me suis attachée à lui en souvenir de l'ami que j'ai perdu, c'est vous dire la joie que j'ai éprouvée ce matin lorsqu'on m'a rapporté Miko de votre part.

Je vis dans une solitude complète, mais si je ne craignais pas de prendre un de vos instants, je vous prierais de venir recevoir mes remerciements avec le témoignage de ma reconnaissance.

PRINCESSE OLGA RAMIDOFF

—Cette grande dame russe s'exagère beaucoup le petit service que je lui ai rendu, se dit Maurice, et j'étais loin de me douter que le singe Miko me donnerait des droits à la reconnaissance d'une princesse.

Un sourire effleura ses lèvres.

—C'est clair, reprit-il, elle m'invite à lui faire une visite.

Il resta un instant songeur.

—C'est évident, murmura-t-il, cette invitation de la part d'une jeune femme qui ne me connaît pas du tout est un peu singulière. Soit, mais elle est convenable. Allons, c'est décidé, j'irai voir la princesse Ramidoff. J'éprouve, maintenant, le plus vif désir de la connaître. Et tout cela à cause d'un singe.

Celle qui s'était appelée Suzanne Vernier, qu'on avait connue à Paris quatre ans auparavant, sous le nom d'Andréa la Charmeuse, était réellement princesse Ramidoff. Et pour que rien ne manquât à son nom russe, dédaignant également les prénoms de Suzanne et d'Andréa, elle s'était donné celui d'Olga, lequel n'a que le défaut d'être très commun en Russie. Mais c'est peut-être pour cette raison que Suzanne l'avait choisi et préféré à un autre.

Comme Henri de Manoïse, le marquis de Soubreuil et d'autres, qui avaient subi le charme d'Andréa, sans qu'elle-même s'en doutât, le prince Alexis Ramidoff aime Suzanne ardemment.

Cependant, il ne fut pas aimé davantage que ne l'avaient été Henri et Maxime ; mais, plus heureux que ces deux victimes de l'insensibilité de la jeune femme, elle consentit à accepter son nom. Ce n'était pas tout à fait son rêve, son ambition lui ayant montré d'autres splendeurs, mais, en attendant un titre plus sonore et plus éblouissant, elle crut devoir se contenter de celui de princesse.

Le mariage eut lieu dans un gros village appartenant au prince. Pendant trois mois il y eut au palais Ramidoff des fêtes et des réceptions splendides. Des hommages qui lui furent rendus enivrent la princesse. Et quand, plus tard, avec le prince, elle parcourut ses domaines, et qu'elle se vit partout acclamée et fêtée, elle put s'imaginer dans son enthousiasme qu'elle était vraiment une reine.

Ne portait-elle pas une couronne ? N'avait-elle pas la jouissance du triomphe ?

Parfois, pourtant, elle pensait encore à Marangue et à sa petite sœur Georgette, mais elle s'empressait de chasser ces souvenirs importuns, qui obscurcissaient les rayonnements de son front radieux.

Depuis qu'elle avait quitté la France, la princesse avait le goût des voyages ; elle désira voir le Caucase et la Sibérie. Le prince, qui ne cherchait qu'à lui être agréable, fut trop heureux de la satisfaire. Après ce premier et long voyage, ils firent un second en Orient et en Asie.

Ils étaient de retour à Saint-Petersbourg, et ils projetaient d'aller passer le prochain hiver à Paris, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Allemagne. Les événements qui se succédèrent avec une effrayante rapidité les retinrent en Russie.

La princesse s'était fait une joie de revenir à Paris, car, après avoir vu les principales villes d'Europe et d'Asie, elle était plus que jamais convaincue qu'il n'y a dans le monde entier qu'une seule ville agréable sous tous les rapports, et que cette ville est Paris.

Le prince n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'elle était contrariée.

—Dès que la paix sera faite, lui dit-il, nous nous mettrons en route pour la France, et si vous vous plaisez à Paris, je prendrai mes mesures pour que nous puissions nous y installer tout à fait. Nous n'aurons pas même besoin de venir chaque année en Russie.

Ces paroles ne donnèrent à la princesse qu'une demi-satisfaction.

Souffrit-elle de savoir que les Allemands victorieux avaient envahi la France, qu'ils rançonnaient, pillaient et incendiaient des villes et des villages ? Souffrit-elle en apprenant qu'ils se répandaient jusqu'au cœur de la France, que Marangue était en leur pouvoir et qu'ils bombardaient Paris ? Nous ne saurions le dire. Quoi qu'il en soit, elle trouva que Saint-Petersbourg était une ville bien froide, bien monotone et elle s'y ennuya absolument.

Enfin, la paix était faite, et, après les mauvais jours de la Commune, l'armée de Versailles occupait Paris.

—Il ne me reste plus que quelques affaires à terminer, dit un jour le prince à la princesse ; dans un mois nous pourrons partir.

La semaine suivante le prince tomba malade et fut forcé de garder le lit. Ce n'était qu'une indisposition ; mais une fièvre typhoïde, qui ne tarda pas à se déclarer, aggrava sa situation. La neuvième jour il mourut.

Comme elle n'avait jamais aimé son mari, la princesse n'éprouva point une grande douleur ; toutefois, comme les convenances l'exigeaient, elle se montra suffisamment affligée pour qu'on crût à ses regrets.

Le prince Ramidoff avait des héritiers, il fallut liquider la succession. Cela dura deux grands mois. Toute la lignée des Ramidoff s'empara des domaines du prince Alexis, de ses châteaux, de ses maisons. Les héritiers, — c'était leur droit, — ne laissèrent à la veuve que ce qu'ils ne purent pas lui enlever ; ses bijoux et un douaire de quinze cent mille francs. Ce douaire n'était pas la vingtième partie de la fortune du prince Alexis.

La veuve se dit qu'une femme pouvait parfaitement vivre en France avec soixante-quinze mille francs de revenus, et ce qui achevait de la consoler, c'est qu'on ne pouvait pas lui reprendre son titre de princesse.

N'ayant plus rien à faire en Russie, elle se mit en route pour la France et arriva à Paris dans les derniers jours de septembre. Elle prit à l'hôtel des Princes un logement composé de trois pièces : un petit salon, sa chambre et une autre chambre pour Louise, sa servante, dont la fidélité et le dévouement, comme nous l'avons déjà dit, étaient à toute épreuve.

Dès le lendemain, elle se mit en relations directes avec un homme d'affaires, le même qui avait autrefois vendu son mobilier de la rue Pasquier. Elle n'eut d'ailleurs qu'à se louer de ses services et des conseils qu'il lui donna.

Cet homme lui indiqua les meilleurs moyens de placer son argent ; c'est encore lui, quand il lui eut fait acheter rue Lauriston un charmant petit hôtel, à des conditions exceptionnellement avantageuses, qui traita avec un tapissier pour l'ameublement. Ce tapissier, homme de goût, avait créé un intérieur charmant, frais, élégant, coquet, digne de servir de cadre à la resplendissante beauté de la jeune princesse.

Une fois chez elle, la princesse Olga avait acheté deux chevaux et une voiture et pris, en même temps, trois nouveaux domestiques : une cuisinière, un cocher et un valet de pied.

Presque tous les jours elle sortait en voiture pour faire une promenade au Bois, aux Champs-Élysées ou sur les boulevards, mais sans étalages de toilette, comme si elle eût craint d'être remarquée. De même, quand elle allait au spectacle, elle évitait de se montrer.

Elle pouvait supposer que depuis quatre ans elle était complètement oubliée ; mais si les événements récents avaient changé bien des choses, elle ne s'illusionnait pas à ce point de croire qu'il était difficile qu'on reconnût Andréa la Charmeuse.

Dans tous les cas, qu'avait-elle à redouter ? Pour elle, c'était l'inconnu. Mais elle obéissait évidemment à un sentiment de réserve et de pudeur instinctives.

Si coupable que fût Suzanne, et elle l'était beaucoup plus par la tête que par le cœur, elle avait ses susceptibilités et ses délicatesses.

La princesse Ramidoff avait le respect du nom qu'elle portait et qu'un honnête homme lui avait donné.

Elle n'était, vraiment, ni courtisane, ni une éhontée, ni une femme vénale.

Esclave d'une idée fixe, affolée d'une ambition étrange, elle avait marché dans la vie presque inconsciente et comme prise de vertige, poussée par la fatalité.

Et pas à pas, jusqu'au bout, cette inexorable fatalité devait l'étreindre et marcher avec elle.

IV

En écrivant à Maurice Vermont pour l'inviter à venir chez elle, la princesse Ramidoff avait subi l'entraînement d'un sentiment de reconnaissance irréfléchi peut-être, mais sincère. Elle avait voulu savoir ce qu'était Maurice ; c'était une curiosité de femme toute naturelle ; et cette curiosité devint plus grande encore quand elle sut tout le bien qu'on disait du jeune homme. Alors elle désira le voir, elle voulut le connaître.

Elle ne pensa point que Maurice pouvait s'éprendre d'elle ; pourtant elle connaissait le pouvoir de sa beauté et devait savoir que son regard possédait toujours son étrange puissance.

Elle était séduisante, elle séduisait même sans le vouloir. Le baron de Manoïse, le marquis de Soubreuil, le prince Ramidoff avaient été charmés ; mais ils ne purent dire qu'elle les avait provoqués par un jeu quelconque de coquetterie.

Le domestique, qu'elle avait chargé de porter son invitation, revint et lui dit :

—Monsieur Maurice Vermont était chez lui ; on lui a remis aussitôt la lettre de madame la princesse. Elle le remercia d'un mouvement de tête.

—S'il doit venir, se dit-elle, c'est ce soir que je le verrai.

Elle se plaça devant une glace dans laquelle elle se vit de la tête aux pieds.

—Oui, murmura-t-elle, je suis bien ainsi pour recevoir M. Vermont.

Elle s'assit sur sa causeuse, prit un livre et continua distraitemment une lecture commencée. Mais elle levait souvent la tête pour regarder la pendule. Celle-ci sonna quatre heures. La princesse ferma son livre et le jeta sur un guéridon.

—M. Vermont ne viendra pas, dit-elle ; le temps est très beau, il est sans doute allé faire une promenade au Bois. Je pourrais sortir jusqu'à six heures, continua-t-elle ; mais, non, je préfère rester. "Je suis ennuyée, nerveuse, pourquoi cela ? Est-ce que je suis contrariée de ce que ce monsieur n'est pas venu ? Non, ce ne peut pas être cela.

Et un mystérieux sourire se posa sur ses lèvres. En même temps son regard se porta de nouveau sur le cadran de la pendule.

Soudain, il lui sembla qu'elle venait d'entendre sonner un timbre. Elle tendit avidement l'oreille. Un bruit de pas se fit entendre dans le salon. Elle se leva brusquement. La porte du boudoir s'ouvrit :

—M. Maurice Vermont, annonça Louise.

—M. Maurice Vermont peut entrer, répondit-elle.

Et aussitôt son visage s'éclaira et son front devint rayonnant.

Maurice, en toilette de ville très élégante, pénétra dans le boudoir tout imprégné de ce même parfum de violette qu'il connaissait déjà.

—Je réponds à la gracieuse invitation de madame la princesse, dit-il en s'inclinant respectueusement.

—Je suis très flattée, monsieur, de l'empressement que vous y avez mis, répondit-elle ; mais comme je suis très franche, je vous avouerai que je vous attendais.

Maurice s'inclina de nouveau.

—Veuillez vous assoir, monsieur, dit-elle, en lui montrant un fauteuil.

Elle-même reprit sa place sur la causeuse en face du jeune homme.

Alors, Maurice put la regarder. Complètement ébloui, il ne chercha même pas à cacher son admiration. Il était subitement tombé dans une sorte d'extase. Certes, il ne pouvait guère, à ce moment, se rendre compte de ce qui se passait en lui ; mais, s'il eût été moins vivement impressionné et plus maître de lui, il aurait reconnu que ses sensations n'étaient pas sans analogie avec celles qu'il avait éprouvées le jour où, pour la première fois, il s'était trouvé en présence de Georgette.

La voix douce et mélodieuse de la jeune femme le rappela à lui-même, sans que pour cela il sortit de son ravissement.

—Vous avez été bien obligeant et bien bon, lui dit-elle ; j'ai su par votre domestique ce que vous avez fait pour Miko ; je ne saurais trop vous remercier. Ce n'est qu'un singe, mais vous avez compris qu'on pouvait avoir de l'affection pour un animal qui s'est attaché à vous. J'ai eu un véritable chagrin ; je croyais Miko perdu ; je n'ai pas besoin de vous dire la joie que j'ai ressentie lorsque votre domestique me l'a rapporté.

—Madame la princesse, répondit Maurice, je n'ai qu'à me féliciter de ce que le hasard a conduit Miko chez moi, puisque j'ai eu le bonheur de vous être agréable, et que c'est à ce même hasard que je dois l'honneur de vous connaître.

—Bien que nous soyons voisin je n'avais pas encore entendu parler de vous, monsieur Vermont, et pourtant vous êtes bien connu. Il est vrai que je sors très peu et que je ne vois personne. J'ai quitté la Russie après la mort du prince mon mari, et je suis à Paris depuis quelques mois seulement.

—Vous êtes une nouvelle Parisienne comme je suis un nouveau Parisien ; il n'y a pas plus de sept mois que je demeure avenue d'Eylau.

—On parle de votre hôtel comme d'une merveille.

—Oh ! c'est aller un peu loin, fit Maurice en riant ; mais si madame la princesse veut bien me faire l'honneur de venir un jour le visiter, elle jugera par ses yeux.

—J'irai certainement, monsieur, et je sais d'avance que je n'aurai qu'à faire l'éloge de votre bon goût.

—Cependant, reprit Maurice en souriant, les personnes qui me connaissent, tout en trouvant mon installation convenable, prétendent qu'une chose, absolument indispensable, disent-elles, manque à ma maison.

—Et cette chose est ?

—Une jeune femme.

—Vos amis ont raison, monsieur, dit la princesse d'un ton sérieux. Pas plus que la femme, l'homme ne peut vivre seul ; son bonheur ne peut être

complet qu'à côté d'une compagne aimée. Excusez-moi si je vous adresse cette question, peut-être indiscrète. Avez-vous déjà aimé, monsieur Vermont ?

—Oui, madame...

—Alors, vous aimez encore ?

—Non, je n'aime plus.

Vous n'êtes que depuis quelques mois à Paris et déjà, tout le monde fait votre éloge ; on connaît votre générosité, on sait que vous faites beaucoup de bien ; oui, vous serez aimé comme vous méritez de l'être, non parce que vous êtes riche, mais parce que vous êtes bon. Vous avez une grande fortune, n'est-ce pas ?

—C'est une question d'appréciation, madame ; il y a des gens qui se croient pauvres avec plusieurs millions. Quant à moi, qui ai vu la misère de très près, je me trouverais encore grandement partagé avec beaucoup moins que ce que je possède.

La princesse le regarda avec étonnement.

—Vous avez connu la misère ? fit-elle.

—Oui, madame. Je n'ai aucune raison de le cacher. Je me suis couché plus d'une fois sans avoir dîné et sans savoir si je déjeunerais le lendemain.

—On m'avait dit que vous étiez venu en France après avoir perdu vos parents en Amérique.

—J'ai, en effet, perdu ma mère en Amérique.

—Vous êtes Français ?

—Oui, madame, et c'est pour cela que, il y a trois ans, je suis revenu en France, à Paris, où je suis né. C'est alors que je me suis trouvé dans une situation extrêmement difficile et pénible, cherchant vainement un emploi, obligé de me faire copiste à dix centimes l'heure. Enfin, c'était une ressource, je ne voulais pas mourir de faim.

—Eh bien, monsieur Vermont, on croit généralement que vous êtes revenu d'Amérique avec toutes vos richesses.

—Je laisse croire, madame la princesse, répondit Maurice en souriant : je n'ai pas besoin de faire connaître à tout le monde comment, un jour, la fortune est venue me trouver, comme si elle descendait du ciel. Ce jour-là, madame, las de la vie, désespéré, j'allais me brûler la cervelle.

—Oh ! fit la princesse avec effroi.

—Je tenais l'arme chargée, continua Maurice ; la fortune sous la figure d'une vieille femme, qui me sert de mère aujourd'hui, que j'aime et que je vénère, me l'a arrachée des mains.

—Le père de ma mère, que, ni elle ni moi n'avons connu, — il y a là un drame de famille dont je me suis juré à moi-même de garder le secret, — s'était établi dans l'Inde, au Bengale ; c'est là qu'il fit cette fortune qui est la mienne aujourd'hui. Pendant des années elle est restée entre les mains de cette vieille femme dont je viens de vous parler.

—Mon aïeul la lui avait confiée en lui dictant ses dernières volontés. Je ne vous dirai pas toutes les recherches qui furent faites pour retrouver, ma mère et moi ; c'est toute une histoire qui serait trop longue à raconter. Enfin, un jour, au moment où elle s'y attendait le moins, un jeune homme que le hasard m'avait fait rencontrer à Paris et qui est resté mon meilleur ami, donna mon adresse à l'exécutrice testamentaire de mon grand-père.

—Le lendemain, elle arriva rue Durantin, où je demeurais, une seconde peut-être avant que je ne misse fin à mes jours. Ah ! je n'oublierai jamais ses paroles : "Vous étiez désespéré, m'a-t-elle dit, je vous apporte l'espoir. Tout à l'heure vous étiez vaincu, je vous apporte le triomphe. Vous êtes pauvre, je vous apporte la richesse." Voilà comment, en un clin d'œil, de gueux que j'étais, je devins millionnaire.

—C'est merveilleux ! s'écria la princesse ; on se croirait dans le domaine du fantastique.

—Pendant une heure, reprit Maurice, je crus moi-même à un conte de fée. Mais il fallut bien me rendre à l'évidence, quand on me mit en mains les millions, qu'on me montra mes fermes et que j'entraï en maître dans un magnifique château.

—Eh bien, monsieur Vermont, si d'après cela vous doutiez du bonheur, vous seriez un ingrat envers lui, qui a déjà tant fait pour vous.

La conversation changea et, pendant une heure encore, ils parlèrent de l'Amérique, de la Russie, de Saint-Pétersbourg, et surtout de Paris.

Maurice ne put s'empêcher de remarquer que la

jeune femme parlait de tout et sur tout avec une assurance qui attestait une instruction réelle ; que malgré sa jeunesse elle avait une grande expérience, et que, pour une princesse russe, elle connaissait parfaitement la vie parisienne.

La causerie avait été animée, souvent spirituelle et tour à tour grave et légère. Ils ne s'étaient pas aperçus que la grande aiguille de la pendule avait fait deux fois le tour du cadran.

Six heures sonnèrent, Maurice se leva pour se retirer.

—Madame la princesse, dit-il, je vous remercie de l'accueil gracieux que vous m'avez fait : si vous voulez bien m'y autoriser, j'aurai l'honneur de venir quelquefois pour vous présenter mes hommages respectueux.

—Je serai toujours charmée de vous recevoir, répondit-elle.

Ils se saluèrent et Maurice sortit du boudoir.

Il était tout étourdi, comme si le parfum de violette l'eût enivré. Dans la rue cette espèce d'ivresse ne se dissipa point. Le timbre harmonieux de la voix de la jeune femme frappait toujours son oreille. Une étrange sensation de plaisir faisait courir un frémissement dans tous ses membres. Il rentra chez lui rêveur, mais enchanté d'avoir vu et admiré la belle princesse Ramidoff.

—Oh ! la charmante femme, pensait-il ; elle est vraiment adorable ! C'est certainement la plus ravissante beauté qu'il y ait, je ne dis pas seulement en France, mais dans le monde entier. Quel âge peut-elle avoir ? Oh ! elle n'a guère plus de vingt ans, et elle est veuve !

Dans ce mot "veuve" prononcé par Maurice, il y avait déjà une foule de pensées.

Il se coucha de bonne heure. Les songes les plus souriants, les plus roses, bercèrent son sommeil, et il n'y en eut pas un seul qui ne lui fit voir la princesse Olga dans un ruissellement de lumière.

Le lendemain, sans s'être donné rendez-vous, mais comme s'ils s'étaient cherchés, ils se rencontrèrent dans une allée du Bois. Elle était en voiture, il était à cheval. Ils se saluèrent, en échangeant un regard. Le cœur de Maurice battait très fort. Il se disait :

—C'est bien ainsi, souriante et radieuse, que je l'ai vue toute la nuit dans mes rêves.

Pendant une demi-heure, le cheval de Maurice suivit la calèche de la princesse. Le jeune homme ne parut s'en apercevoir que sur la place de l'Etoile, au moment de rentrer.

Le surlendemain, il fit une seconde visite à la princesse Ramidoff. Les deux jours qui suivirent il y retourna encore. Depuis sa première visite, il n'avait plus eu une seule pensée pour Georgette. Il ne pouvait déjà plus se méprendre sur la nature de ses sentiments ; il était éperdument amoureux. Ce nouvel amour ne ressemblait pas à l'amour si doux, si calme et si pur que lui avait inspiré Georgette ; c'était une passion ardente, desordonnée, nerveuse, irritante, qui s'emparant de son être, le tenait constamment dans un état de fièvre et de vertige.

—Elle est veuve ! se dit-il encore.

Cela voulait dire :

—Elle peut devenir madame Maurice Vermont.

Mais il lui restait à savoir deux choses : s'il était aimé et si la belle Olga consentirait à perdre son titre de princesse.

Le pauvre Maurice était loin de se douter qu'il subissait à son tour la fascination aussi étrange que terrible de ce même regard qui avait tué Henri de Manoïse et conduit au suicide le marquis de Soubreuil. Rien ne l'avertit, rien ne lui rappela Andréa la Charmeuse.

Il avait chez lui le manuscrit du marquis. L'idée ne lui vint pas de le relire. Comme les autres, il était fatalement entraîné.

A la cinquième visite qu'il fit à la princesse, rendu audacieux par son amour même, il lui avoua qu'il l'aimait. Et sans attendre qu'elle lui fit connaître par un mot ou un signe si sa déclaration était bien ou mal accueillie, il lui demanda brusquement, mais toutefois d'un ton très respectueux, si elle voulait être pour lui cette compagne sans laquelle aucun bonheur ne peut être complet.

Elle avait baissé la tête. Et quand il eut cessé de parler, elle resta silencieuse :

—Vous ne me répondez pas, dit-il d'une voix pleine d'anxiété.

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune femme. Elle paraissait très émue.

—Si vous saviez comme je vous aime ! lui dit-il tout bas, avec un accent passionné.

Elle tressaillit, se leva et fit quelques pas dans le salon. Puis, se tournant vers le jeune homme, dont le regard attristé l'interrogeait :

—Non, non, lui dit-elle, je ne peux pas vous répondre ; il y a dans mon cœur, dans mon esprit, dans ma pensée, un trouble extraordinaire.

—Ah ! vous m'aimez, s'écria-t-il, vous m'aimez !

—Monsieur Maurice, répondit-elle, je ne peux rien vous dire encore ; ce que j'éprouve en ce moment m'effraie ; laissez-moi me reconnaître.

—Olga, ma chère Olga, je vous quitte, mais demain...

—Monsieur Maurice, l'interrompit-elle vivement, donnez-moi quelques jours.

—Oh ! je vous aime trop pour vouloir vous contrarier. C'est aujourd'hui samedi, je reviendrai mercredi.

—Eh bien, oui, revenez mercredi.

Un instant après, quand elle se trouva seule :

—Ah ! je l'aime, lui, je l'aime ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante.

Et, ne pouvant plus les retenir, ses larmes coulèrent en abondance.

V

Maurice se levait de bonne heure, et maintenant qu'il faisait grand jour à cinq heures du matin, il montait à cheval à six et allait courir aux environs de Paris pendant deux ou trois heures. Ces promenades matinales lui faisaient éprouver un grand bien-être ; aussi jouissait-il d'une merveilleuse santé.

En rentrant, il prenait une tasse de café au lait ; le facteur de la poste arrivait, il lisait ses lettres et presque toujours répondait aussitôt. Lire et répondre devenait pour Maurice une véritable occupation, car le nombre de lettres qui lui étaient adressées augmentait chaque jour. Quand on est jeune et millionnaire et qu'on est en même temps un homme bienfaisant, on ne peut pas manquer d'être assiégé par la foule des solliciteurs de toutes les espèces. Il n'en pouvait être autrement pour Maurice, qui s'était fait connaître surtout par ses libéralités.

Or, un matin, comme d'habitude, Joseph apporta à son maître son courrier dans une petite corbeille artistiquement fabriquée avec du fil d'argent. La corbeille était presque pleine.

—Tout cela ? fit Maurice.

—Monsieur sera forcé bientôt de prendre un secrétaire, répondit le valet de chambre.

—J'y ai déjà pensé, mais j'attendrai encore. Du reste cette lecture de lettres, que je fais tous les matins, ne manque pas d'un certain agrément.

Le domestique s'étant retiré, le jeune homme versa les lettres sur son bureau et les éparpilla devant lui. Il y en avait une trentaine. Il en ouvrit successivement quelques-unes, qu'il lut en fronçant les sourcils ou avec un sourire dédaigneux et qu'il jeta à ses pieds après les avoir déchirées.

—Si elles sont toutes du même genre, murmura-t-il, je pourrais me dispenser de voir les autres.

Et il mit la main sur les lettres, comme s'il allait les prendre et les jeter dans le foyer de la cheminée.

A ce moment une porte s'ouvrit doucement derrière lui, et Manette Biron entra dans le cabinet.

—Bonjour, Maurice, dit-elle.

Le jeune homme se leva avec empressement et, s'étant avancé vers la vieille femme, il lui mit un baiser sur le front.

—Je ne te dérange pas ? lui demanda-t-elle.

—Vous ne me dérangez jamais, ma mère ; vous le savez bien. Venez vous asseoir là, dans ce bon fauteuil.

Et quand elle fut installée dans le fauteuil et qu'il lui eut mis un coussin sous les pieds, il reprit :

—Comment avez-vous passé la nuit ? avez-vous bien dormi ?

—Je n'ai fait qu'un somme, mon ami, et je ne sens plus ce matin la fatigue du voyage. Ah ! dame, continua-t-elle en souriant, on est mieux dans ton bel hôtel que dans ma pauvre cabane des Huttes.

—Aussi, pourquoi voulez-vous toujours y rester ?
—Pourquoi ? Parce que pour moi elle est pleine de pieux souvenirs ; parce que c'est là que je suis venue au monde et que je veux y mourir.

—Soit, Manette ; c'est ce que vous m'avez répondu déjà lorsque, voyant que vous ne vouliez pas venir demeurer avec moi à Paris, je vous ai priée de vous installer tout à fait à Salerne ; mais puisque vous ne voulez pas vous éloigner de votre montagne, pourquoi ne faites-vous pas construire une maison à la place de la cabane ?

—Je le pourrais, rien ne m'empêcherait non plus de prendre des gens pour me servir ; mais j'ai d'autres idées. Quand on a mon âge, on ne se Marangue, Maurice, je veux rester jusqu'à mon dernier jour la pauvre rebouteuse, la vieille sorcière. Tout en faisant tout le bien que je peux, je veux économiser et augmenter encore la part que j'ai gardée de la fortune du docteur Grandier. Tu veux faire riches les enfants que j'aime. Ce que je veux construire, Maurice, c'est plusieurs fortunes. Si je faisais bâtir, comme tu me le conseilles, j'aurais une belle maison ; oui, mais ce ne serait qu'une maison, et ce que j'aime au hameau de la montagne, c'est ma cabane !

Elle essuya ses yeux qui s'étaient remplis de larmes.

—Je vous ai attristée, pardonnez-moi, dit Maurice en lui prenant la main.

—Enfant, en quoi tes paroles affectueuses auraient-elles pu me faire de la peine ? Mes larmes ont une autre cause. Mais, pendant les quelques jours que je vais passer avec toi, je veux être gaie. Voyons, que faisais-tu quand je suis entrée ?

—Voyez, je dépouillais ma correspondance ; j'ai encore toutes ces lettres à lire.

—Il me semble que tu en reçois beaucoup.

—C'est vrai, car il y en a que leurs auteurs pourraient se dispenser d'écrire.

—Veux-tu parler de celles-là, que je vois en morceaux sous tes pieds ?

—Oui.

—Maurice, tu reçois donc des lettres auxquelles tu ne réponds pas ?

—Oui, Manette, souvent.

—Ah !... je croyais que la politesse exigeait toujours qu'on répondît à une lettre.

—Non, Manette, pas toujours.

—Tu sais, Maurice, c'est une idée à moi ; je peux bien avoir tort.

—Voulez-vous que je vous en lise quelques-unes ? Vous jugerez vous-même.

—Tu peux lire, Maurice, j'écoute.

Le jeune homme ouvrit une lettre et lut :

Madame Ducastel serait heureuse si monsieur Maurice Vermont voulait bien lui faire l'honneur de venir dîner chez elle lundi prochain, à six heures.

—C'est une invitation très aimable, dit Manette.

—Oui, répondit Maurice ; seulement, je ne connais pas cette madame Ducastel, je n'ai même jamais entendu parler d'elle.

—Et elle t'invite à dîner ?

—Vous venez d'entendre. Dois-je répondre à cette lettre ?

—Déchire, Maurice, déchire, dit Manette.

Les morceaux tombèrent sur le parquet.

Maurice lut :

Madame la baronne de Giroven a l'honneur d'informer monsieur Maurice Vermont qu'elle reçoit tous les mercredis, et elle espère le voir à sa prochaine soirée. On fait de la musique, on danse et on joue.

—Eh bien, dit le jeune homme, je ne connais pas plus cette baronne de Giroven que je ne connais madame Ducastel, et je crois qu'elle serait bien embarrassée si elle avait à donner quelques renseignements sur ses ancêtres.

—Je comprends, dit Manette ; déchire, Maurice.

Et la lettre de la baronne alla rejoindre les précédentes :

Monsieur,

J'ai entendu dire de vous un si grand bien, et on m'a fait si souvent votre portrait si séduisant, que je désire vous connaître. Je vous attendrai demain à partir de deux heures. Demandez madame de Sainte-Claire, rue de l'Arcade, 32.

—Déchire, déchire ! s'écria Manette.

C'était déjà fait.

Monsieur,

Je débute ce soir au théâtre des Folies ; j'ai un joli rôle, et il y a des moments où je suis réellement très bien. Ce serait un grand plaisir pour moi de savoir que vous assistez à la représentation, et que vous voulez bien apprécier mon talent. Je sais que vous avez beaucoup d'influence dans le monde artistique et j'ai besoin d'être encouragé.

FLEURETTE.

—Voilà ce que c'est que d'être millionnaire, fit Maurice en souriant. Je déchire, n'est-ce pas ?

—Et tout à l'heure au feu pour qu'il n'en reste rien.

—Chaque jour à Paris, reprit Maurice, chaque jour, on distribue des lettres semblables, adressées à des hommes qui ont de la fortune ou une grande réputation par des dames Ducastel, des baronnettes d'occasion et des Fleurettes plus ou moins protégées. C'est une des attractions de l'or ou de la célébrité.

—C'est triste ! dit Manette.

—C'est égal, fit Maurice en déchirant la lettre de l'actrice, pour une débutante, mademoiselle Fleurette n'est pas précisément une novice. En voici une autre ; cette fois, c'est un homme qui écrit. Il lut :

Monsieur,

Vous êtes très riche et vous savez, ce qui est rare, faire un noble emploi de votre fortune. Je sais qu'on ne fait jamais un vain appel à votre cœur quand il s'agit d'une bonne œuvre...

—C'est très bien, cela, dit Manette.

—Attendez, dit Maurice.

Il continua :

En encourageant et en venant en aide à un pauvre inventeur qui a fait une découverte merveilleuse, unique, vous ne feriez pas seulement une bonne œuvre ordinaire, monsieur, vous rendriez à la France un immense service et votre nom serait placé le premier parmi ceux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Monsieur, j'ai trouvé le moyen, vainement cherché jusqu'à ce jour, de diriger les ballons à travers les airs. Comme tout ce qui est du génie de l'homme, mon système est des plus simples : il consiste à atteler plusieurs aigles apprivoisés à la nacelle du navire aérien. Du reste, je vous soumettrai tous mes plans et vous expliquerai les combinaisons mécaniques de l'attelage de mes oiseaux. C'est une révolution dans les airs, monsieur.

Je viens vous demander, avec la certitude que vous ne laisserez pas échapper cette occasion de vous couvrir de gloire, cinquante mille francs qu'il me faut pour fabriquer mon aérostat, me procurer des aigles et faire mes premières expériences. Votre reconnaissant et bien dévoué,

LUCIDON, inventeur célèbre.

—Je n'ai rien à dire de cette lettre, Maurice, ces questions-là sont au-dessus de mon intelligence.

Je trouve seulement que cette personne dispose un peu légèrement de la fortune d'autrui. On ne demande pas comme cela cinquante mille francs.

—Oh ! il aurait pu dire aussi bien cent mille ou deux cent mille francs.

—Est-ce que tu vas lui donner ce qu'il te demande ?

Maurice se mit à rire et déchira la lettre.

—Pourquoi la déchires-tu ? demanda Manette.

—Parce que je ne veux pas y répondre. M. Lucidon, inventeur célèbre, qui l'a écrite, est un pauvre fou. Nous n'avons pas fini, voulez-vous que je continue ?

—Non, répondit Manette, je suis suffisamment édifiée comme cela. Et c'est tous les jours ainsi ?

—Non, heureusement.

Il remuait les lettres, regardant l'écriture de chaque suscription.

—Ah ! s'écria-t-il joyeusement, je vais encore vous lire celle-ci, et je suis sûr d'avance qu'elle vous fera plaisir.

—De qui est-elle ?

—De Georges.

—De ton ami, de ton frère... Oh ! tu as raison, Maurice, je vais être bien heureuse d'avoir de ses nouvelles.

La suite au prochain numéro

☛ Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance. ☛